



BRABANT

tourisme

REWISBIQUE
Archives

STRIEL N° 4

SEPTEMBRE 1985

108

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

Sint-Joris-Weert : Fédération Touristique du Brabant et Roland Caussin; Section Air et Espace du Musée royal de l'Armée à Bruxelles : documents aimablement mis à notre disposition par l'auteur; Plancenoit : Fédération Touristique du Brabant et Roland Caussin, les dessins sont de Marc Schouppe; Jolies places à Bruxelles et en Brabant : Fédération Touristique du Brabant; De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen; Archives du Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant; HISTORIUM : Roland Caussin; Vient de paraître : Gérard Hairson et dessin de Jan Vanderstraeten (Route du Houblon); Avis et Echos : Fédération Touristique du Brabant; Les manifestations culturelles et populaires : Gilbert Menne et Roland Caussin.

Au recto de notre couverture : situé en bordure de la N.49 (Nivelles-Namur), le château d'Houtain-le-Val est une ancienne demeure seigneuriale, jadis entourée de douves et flanquée d'une vaste ferme. La façade principale, avec ses deux tours rondes gardant l'entrée, a fière allure; elle n'a subi que peu de transformations si on la compare à la gravure de Le Roy de 1696. En revanche, les ailes ont été restaurées en 1850-1854, par Alphonse Balat, qui leur a adjoint deux tourelles du plus séduisant effet. (Photo : P.-F. Merckx.)

Au verso de notre couverture : bien connu des usagers de la chaussée de Hal à Enghien, le moulin de Hondzocht, à Saintes, implanté à deux pas de la frontière linguistique, daterait des années 1500. Construit en briques et reposant sur un puissant tertre en maçonnerie, il constitue un très beau spécimen de moulin du type tour à toit mobile. Classé comme monument, il est présentement désaffecté. (Photo : P.-F. Merckx.)

BRABANT

tourisme

SEPTEMBRE 1985

Prix du numéro : 80 F.
Cotisation 1985 (6 numéros) : 450 F.

Revue bimestrielle de la Fédération
Touristique de la Province de Brabant,
pour la Communauté française

Président :
Francis De Hondt, député permanent

Vice-Présidents :
Jacques Marchal et
Claude Rotthier-Boels,
députés permanents

Directeur :
Gilbert Menne

Secrétaire :
Alex Kouprianoff

Rédacteur en chef :
Yves Boyen

Présentation :
Marc Schouppe,
Nadine Willems

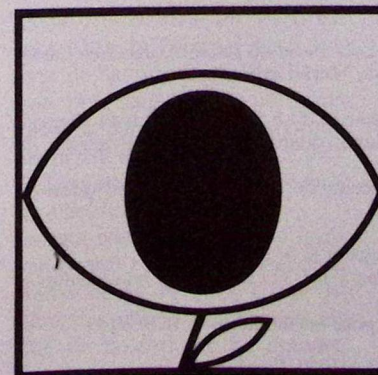
Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule
responsabilité de leurs auteurs. Ceux
non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue
« Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui
contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodi-
que de Belgique (FPPB).

Le Festival Musical du Brabant wallon 1985	2
Sint-Joris-Weert, par Jean Cleeremans	3
La Section Air et Espace du Musée royal de l'Armée à Bruxelles, par Anna Trobec	14
Plancenoit, alors et aujourd'hui, par Joseph Delmelle	18
Jolies Places à Bruxelles et en Brabant (12), par Yvonne du Jacquier	28
De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen (9), par Georges Renoy	32
HISTORIUM, un musée de cire au cœur de Bruxelles, par Myriam Lechêne	41
Vient de paraître, par Gilbert Menne et Yves Boyen	50
Avis et échos, par Y.B. et G.M.	53
Les manifestations culturelles et populaires	56



FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.



Festival musical du Brabant wallon 1985

- Vendredi
20 septembre :** BRAINE-L'ALLEUD : *Eglise Saint-Etienne*, à 20 h 15 : l'Orchestre de Chambre de la Communauté française, placé sous la direction de Georges Dumortier, et Alexandre Lagoya (guitare) interprètent des œuvres de Rossini, Marcello, Vivaldi, Holst, Mozart et Stravinsky.
- Samedi
21 septembre :** OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : *Centre culturel et artistique*, à 20 h 15 : l'Orchestre de Chambre de la Communauté française et Alexandre Lagoya dans une sélection d'œuvres de Stravinsky, Mozart, Holst, Marcello, Vivaldi et Rossini.
- Dimanche
22 septembre :** MONT-SAINT-GUIBERT : *Château-Ferme de Profondval*, à 17 heures : Daniel Sergio Tiempo (piano) dans des œuvres de Bach, Beethoven, Chopin, Mendelssohn et Ginastera.
L'accès au Château-Ferme de Profondval est fléché depuis la N.4 (entrée Louvain-la-Neuve, Biéreau et Bruyères).
- Samedi
28 septembre :** VILLERS-LA-VILLE : *Brasserie des ruines de l'abbaye ou Eglise Notre-Dame* (en cas de mauvais temps), à 17 heures : Narciso Yepes (guitare) dans des œuvres de Scarlatti, Bach, Tarrega, Rodrigo et Sor.
NIVELLES : *Waux-Hall*, à 20 heures : l'Orchestre philharmonique de Liège et de la Communauté française, placé sous la direction de Pierre Bartholomé, et Nai-Yuan Hu (violon), 1^{er} Prix du Concours Reine Elisabeth 1985, dans des œuvres de Bartok, Mozart et Martinu.
- Samedi
5 octobre :** VILLERS-LA-VILLE : *Eglise Notre-Dame*, à 17 heures : Kun Hu (violon), 4^e Lauréat du Concours Reine Elisabeth 1985 et Kyoko Hashimoto (piano) interprètent Tartini, Mozart, Fauré et Saint-Saëns.
- Samedi
12 octobre :** VILLERS-LA-VILLE : *Eglise Notre-Dame*, à 17 heures : Christian Zacharias (piano) joue Scarlatti, Mozart et Schubert.
- Dimanche
13 octobre :** MONT-SAINT-GUIBERT : *Château-Ferme de Profondval*, à 17 heures : le Quatuor de percussion à claviers de Bruxelles (Luc D'Hont, Guy Delbrouck, Louison Renault et Michael Jaremczuk) dans une sélection d'œuvres de Moussorsky, Grieg, Ravel, Debussy, de Falla et Cayron.
Comme pour le concert du 22 septembre, l'accès sera fléché depuis la N.4 (entrée Louvain-la-Neuve, Biéreau et Bruyères).
- Vendredi
18 octobre :** ORP-LE-GRAND : *Eglise Saints-Martin-et-Adèle*, à 20 h 15 : Lola Bobesco (violon), Jacques Genty (piano) et Roger Dessart (violoncelle) interprètent des œuvres de Mozart et Brahms.
- Samedi
25 janvier 1986 :** OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : *Centre culturel et artistique*, à 20 h 15 : concert Ivan Cayron, compositeur wavrien, avec la participation de percussions, piano, quatuor à claviers, ensemble de plectres, chœurs d'enfants et d'adultes.
Ce concert, hors festival, est organisé par les Jeunesses musicales du Brabant wallon en guise de clôture de l'Année internationale de la Jeunesse.
- Prix des places :** 200 F par concert. Ce prix est ramené à 150 F pour les étudiants et le 3^e âge.
Pour les concerts au Château-Ferme de Profondval, le prix est fixé à 150 F. (100 F pour les étudiants et le 3^e âge.)
Abonnement aux 3 concerts de Villers-la-Ville : 500 F. (400 F pour les étudiants et le 3^e âge.)
- Renseignements :** *Festival musical du Brabant wallon, rue du Bois du Bosquet 17 à 1331 Rosières.*

Sint-Joris-Weert, carrefour écologique et linguistique

par Jean CLEEREMANS

Saint Georges à Weert

S'il faut en croire une vieille légende, saint Georges vivait en Brabant, il y a bien longtemps. Un jour, après une partie de chasse en forêt de Meerdaal, il gagna à cheval la vallée de la Dyle, en empruntant un chemin creux, connu actuellement sous le nom de Borrestraat. Un ruisseau y prenait naissance. La monture du saint s'arrêta et se désaltéra longuement à la source, dont l'eau cristalline et fraîche l'avait tentée. Saint Georges, qui parlait thiois, s'exclama : « Dat water is iets weerd! » (Cette eau vaut la peine!) L'endroit s'appela désormais Sint-Joris bron et le village, tout proche, Sint-Joris-Weert. Mais la réalité est tout autre. Saint Georges est tout simplement le patron de l'église. Son effigie figurait déjà en 1470 sur les sceaux du Tribunal des Echevins de la seigneurie de l'époque, puis dans les armoiries, qui furent accordées à la commune par arrêté royal du 30 juin 1840. Celle-ci avait acquis ainsi de belles lettres de noblesse. Le mot weert est d'origine franque (warith) et signifie polder ou prairie endiguée près d'une rivière. Le village comprenait en effet un polder, qui fut entouré de digues en 1523, mais son

nom remonte bien plus haut, puisqu'on le trouve dans d'anciens manuscrits : Weerda (en 1129), Wereda (1177), Werde (1265), Weert (1283).

Dans les brumes du passé

Il est certain que la région était habitée avant l'ère chrétienne, à preuve les tumuli de l'âge de la pierre et de la période romaine, découverts dans la forêt. En 1284, le duc de Brabant Jean I^{er} et son frère Godefroid partagèrent les biens hérités de leur père Henri III. La part de Godefroid comprenait un territoire englobant Aarschot et une série de villages situés aux environs et bien au sud de cette localité, y compris « Nethenen weerde op de Dyle ». Godefroid fut tué en 1302, au cours de la bataille des Eperons d'Or. Sa fille Aleide épousa un Normand, Jean d'Harcourt. Un descendant de cette lignée, Louis, résida au château d'Harcourt, à Vaalbeek, et eut une liaison avec une habitante de Weert, d'où naquit un bâtard, Hennekin van Weerde. Marguerite, la fille du dernier descendant des Harcourt, qui

avait épousé Antoine de Lorraine, s'unit à son tour, en 1432, à Antoine de Croy, issu d'une famille picarde. Les de Croy devinrent ainsi les seigneurs de Sint-Joris-Weert, qui à l'époque était un village de pauvres, car à un certain moment 25 ménages sur 58 étaient secourus par cet organisme d'assistance publique qu'était la Table du Saint-Esprit. Le seigneur y était représenté par un maieur, qui présidait le Tribunal des Echevins, chargé de rendre justice et de passer les actes administratifs. La dernière descendante des de Croy, Anne, décéda en 1635 sans postérité, si bien que ses possessions passèrent à son époux, Charles d'Arenberg et à ses successeurs. Les seigneuries furent supprimées à la suite de la révolution française, mais les ducs d'Arenberg restèrent jusqu'en 1918 propriétaires de la forêt de Meerdaal, qui devint alors domaine de l'Etat. En 1830, fin du mois d'août, le général hollandais Cort-Heyligers passe par Weert, pour prêter main forte au prince d'Orange, qui assiégeait Bruxelles, mais il y arrivera trop tard. Le 12 août de l'année suivante,

le duc de Saxe-Weimar suit le même itinéraire, à la tête d'une division hollandaise pour couper la route Bruxelles-Louvain, mais il devra rebrousser chemin à l'arrivée du corps expéditionnaire français du maréchal Gérard, dont une partie des troupes passe également par Weert, où tous ces militaires fourragent et réquisitionnent tant et plus.

De 1845 à 1850, la population connut une grande misère, car les récoltes de pommes de terre et de seigle, atteintes par la maladie, furent anéanties. Septante et une familles sur cent vingt-six durent être secourues par le Bureau de Bienfaisance.

Vers le même moment se constitua au village une communauté de protestants, ayant à sa disposition un pasteur et un temple. En 1853, en raison de la misère et de l'intolérance dont ils étaient victimes, la plupart partirent pour les Etats-Unis, en même temps que des Wallons des villages environnants.

S'étant établis à Green Bay, dans le Wisconsin, ces émigrés défrichèrent les bois et fondèrent une colonie.

Le signal étant donné, d'autres suivirent. A la fin des années 1880, l'exode s'amplifia à la suite d'une nouvelle crise agricole. Par exemple en 1888, sur les 800 habitants que comptait alors la commune, il y eut 59 départs.

Bientôt un nouveau malheur s'abattit sur cette population, constituée de petits agriculteurs et d'ouvriers.

Le 18 août 1914, un uhlan en reconnaissance fut abattu par un de nos soldats, mais achevé et dévalisé par un habitant d'une autre commune. A titre de représailles, 28 maisons, la gare, l'école, la maison communale et ses archives furent incendiées par les Allemands. Cachés dans

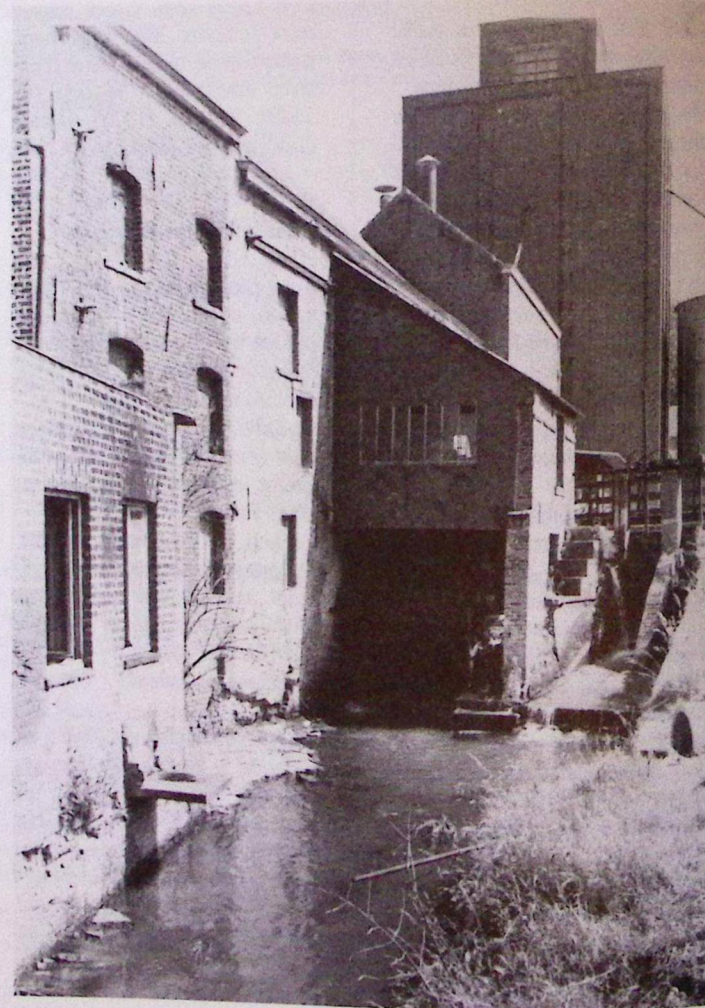
leur cave, deux villageois périrent carbonisés.

En mai 1940, l'artillerie britannique, en position sur les hauteurs de la rive gauche de la Dyle, effectua des tirs sur le village, occupé par l'ennemi. Plusieurs demeures furent détruites et un obus atteignit la tour de l'église. Heureusement il n'y eut aucune victime, la population ayant été évacuée avant les combats.

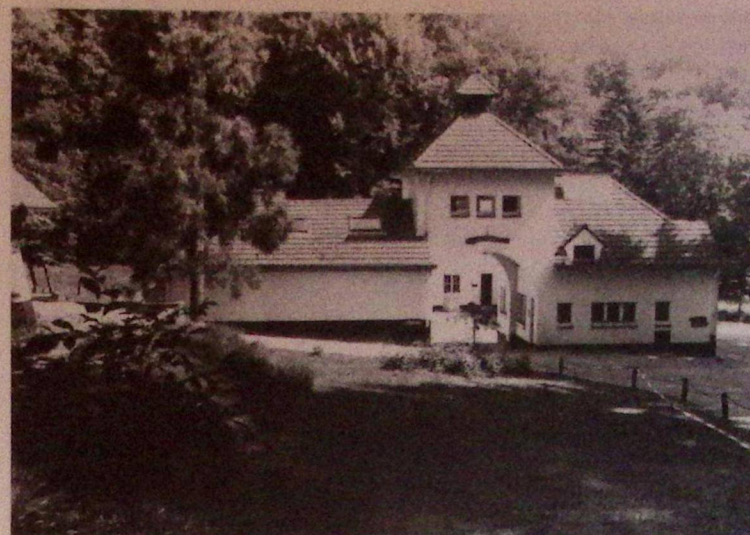
Visitant la région entre les deux guerres, le professeur Albert Carnoy a écrit : « Weert-Saint-

Georges a l'aspect d'un village de montagnes, ses rues zigzagantes portent la trace des nombreux troupeaux qui les piétinent chaque jour en revenant des vastes pâturages de la Dyle, tandis que partout règne l'odeur spécifique des chalets alpestres. La commune s'adosse à des contreforts boisés, qui sont autant de positions avancées de la grande forêt de Meerdaal. »

A cette époque, chaque ménage possédait une vache au moins. Cet aspect a bien changé depuis,



Sint-Joris-Weert : le moulin à eau, établi en bordure de la Néthen, est l'un des derniers moulins brabançons à utiliser encore sa roue hydraulique.



car Weert a subi une mutation complète. Si les faits de guerre ont modifié l'habitat, d'autres facteurs ont remodelé l'habitant. Citons parmi ceux-ci, après l'établissement et l'extension de bons et nombreux moyens de communication, le morcellement des terres, l'obligation scolaire, la sécurité sociale et l'aisance progressive de la population, qui s'est recyclée dans le commerce, l'industrie et la fonction publique, au point qu'elle ne compte aujourd'hui plus un seul agriculteur.

En cinquante ans, le nombre des maisons a triplé, tandis que celui des habitants passait de 1.055 en 1840 à 1.327 en 1976.

Le 1^{er} janvier 1977, la commune et quatre voisines (Haasrode, Blanden, Vaalbeek et Oud-Heverlee) fusionnèrent pour constituer la nouvelle entité de Oud-Heverlee.

Ayant perdu ainsi son autonomie, Weert n'a pas perdu son âme.

La démarcation linguistique

La limite méridionale du village coïncide avec la frontière des

langues, qui longe la Néthen, à partir du ruisseau Paddenpoel, puis la Roodsebaan, ensuite le ruisseau la Marbaise venant de Pécrot, hameau de Bossut-Gottechain, enfin la Dyle jusqu'à Archennes.

C'est un des rares endroits de Belgique où cette démarcation est inscrite sur le terrain.

L'écrivain Pierre Nothomb est venu sur place pour étudier cette



La chapelle, contiguë au Kluis, a été construite dans un style qui cadre parfaitement avec l'environnement boisé.

De Kluis (l'Ermitage), aménagé dans une pittoresque ferme, sert de centre administratif à la Fédération des Scouts catholiques flamands.

particularité. « C'est par accident, a-t-il écrit, qu'ici et rien qu'ici sur une ou deux lieues de long, la Dyle forme la limite des langues... Par accident? Peut-être bien, au contraire, pour la joie d'unir mieux, le long de son cours bienfaisant, les Belges wallons qu'elle va devoir quitter, les Belges flamands qu'elle aborde. Le grand cirque, qu'elle forme ici, n'est pas une terre de débats comme on pourrait, à première vue, le croire, mais un champ de conciliation. »

Et, en effet, l'usage des langues ne pose ici aucun problème, car tous les commerçants, qui sont fort accueillants, pratiquent les deux langues nationales.

Suivant le dernier recensement comportant encore un volet linguistique, il y avait à Weert 635 habitants parlant uniquement le néerlandais, 22 habitants parlant uniquement le français et 361 bilingues.

Aux quatre points cardinaux

Tout le périmètre du village est, lui aussi, bien marqué; quatre bâtisses en forment les jalons.

Le château

A la limite nord, le domaine du châtelain borde la Leuvensestraat. En été, les frondaisons cachent le bâtiment à la vue, ce qui explique sans doute l'oubli dans lequel il est laissé.

Serti dans un parc de 38 ha aux arbres séculaires, le château, qui

mire sa façade blanche Louis XV dans un étang plein de charme, présente, entre deux ailes symétriques sous pavillon à lucarnes, un corps de logis, percé de sept fenêtres à l'étage. Il est précédé d'un perron et coiffé d'un fronton et d'une tourelle à girouette représentant saint Georges terrassant le dragon.

Grâce à l'amabilité des maîtres de céans, le Baron M. J. van Eyll et la Baronne née de Werve de Schilde, nous avons pu admirer le magnifique plafond Louis XV

du grand salon et la rampe d'escalier du même style, qui dessert l'étage.

La partie centrale du bâtiment, la plus ancienne, fut construite en 1740 et servit de repos de chasse au duc d'Arenberg.

En 1756, cette construction fut agrandie par l'écuyer Cornelius de Grez. Son fils, Jacques-Joseph, héraut d'armes du Brabant, épousa à Louvain, en 1753, Jeanne de Lannoy. De cette union naquit Marie de Grez, qui deviendra l'épouse d'Emmanuel de l'Escaille.

Celui-ci, adjoint au maire de Louvain sous le régime français, sera nommé maire de Sint-Joris-Weert le 1^{er} septembre 1810 et peu après hoofdman de la gilde Saint-Sébastien.

L'un de ses neuf enfants, Joséphine de l'Escaille, restée célibataire, hérita du château, qui après le décès de celle-ci, passa aux mains de M. Brackman. Celui-ci le quitta bientôt pour résider au château d'Harcourt, à Vaalbeek, qu'il venait de faire construire.

La propriété fut ensuite vendue à M. Lacroix, puis au juge Philippe Henot. A la mort de ce dernier survenue en 1871, le bien échut à son fils Albert (1837-1923), qui épousa Léontine Capouillet. Marguerite Henot, la fille de ce couple, s'unit à M. Edgard van Eyll, père du châtelain actuel.

Celui-ci conserve le livre d'or de la gilde Saint-Sébastien des archers de Weert constituée en 1714 et qui contient une tranche du folklore local.

Le moulin

A l'extrême sud du village, face au hameau wallon de Beaumont, qui porte bien son nom, une vanne retient les eaux de la Néthen, qui servent de force mo-



Jouxant la Dyle, la fabrique témoigne encore d'un passé industriel plus que centenaire.



trice au moulin à grain, dont elles actionnent la roue depuis cinq siècles.

Entièrement métallique, la roue à aube actuelle, dont l'engrenage date de 1853, développe une force d'une dizaine de chevaux et est doublée d'un moteur Diesel de 35 chevaux. Elle est une des rares roues hydrauliques encore en activité en Brabant.

Lorsqu'elle est au repos, les eaux s'en détournent et passent par-dessus les vannes, formant une chute bruissante de 2,50 m du plus bel effet. Naguère un grand saule pleureur ombrageait l'écluse et relevait d'une touche romantique ce tableau agreste.

L'appareillage constitue également une attraction. Du pas de la porte on peut apercevoir les mouvements synchronisés des roues dentées bien huilées et des courroies de cuir, entraînant les meules, cylindres broyeurs, blutoirs et autres convertisseurs.

Tout fait alors farine au moulin : froment, seigle, avoine, orge et sarrasin, tandis que le meunier, comme l'a si bien écrit le poète Marius Léonard :

*« Sur l'aire, en son domaine,
paternel il régnait,
L'œil vif, la main agile et l'oreille
aux aguets,*

*Auscultant de ses sens la grande
mécanique,*

*Qui, telle une pendule, ronronnait
sans panique,*

*Les énormes volants, les arbres
de bois dur,*

*Les aubes frémissantes, giflées
par le flot pur. »*

La famille Vandembemt, propriétaire de l'entreprise, y a adjoint, en 1953, une meunerie ultra-moderne, ayant une capacité de production de 950 kg de farine à l'heure.

A Sint-Joris-Weert, la Dyle louvoie paresseusement en de multiples et gracieux méandres.

De Kluis

En remontant la Molenstraat, au départ du Moulin, jusqu'au sommet de la côte, on aboutit à un carrefour, d'où la Polderstraat mène tout droit, direction Est, à la forêt de Meerdaal et au camp scout, qui y est établi en lisière, autour de son centre administratif De Kluis (l'Ermitage). Il y avait là, jadis, une pittoresque ferme dénommée La Retraite, qui servit de logis à un garde forestier et fut transformée et agrandie, entre les deux guerres, par la Fédération des Scouts Catholiques Flamands (V.V.K.S.). Ce site est fort fréquenté par les jeunes, tant belges qu'étrangers, et, chaque année, le rassemblement d'automne réunit sur ce campus, le premier week-end de septembre, des milliers de scouts et guides. L'endroit est enchanteur. En contrebas de la drève d'Hercule, limite orientale du campement, dort un étang, romantique à souhait, entouré de chênes et de hêtres centenaires. Il est le seul qui subsiste d'une série de six, qu'alimentait au



L'ancienne gare, construite au début du siècle, par la S.N.C.V., est une vieille dame demeurée bien coquette.

début du siècle le ruisseau Paddenpoel.

Près du Kluis ont été érigés un autel de pierre en plein air et une chapelle, pour les besoins du culte. Dans le bas du mur du chevet a été encadrée une pierre commémorative portant ces mots : « Haud procul abillo ceciderunt pro patria Carolus Jacqmin, dictus de Loupoigne ac socii. 30 julii 1799 », rappelant que, pas loin de là, tombèrent pour la patrie Charles Jacqmin, dit de Loupoigne, et ses compagnons. Ce « brigand », comme l'appelaient les occupants français, avait gagné le maquis, lors de la « guerre des paysans », d'où, à la tête d'un groupe de Flamands et de Wallons, il harcelait les patrouilles ennemies, notamment au départ de la forêt de Meerdaal et du Margijsbos. C'est dans ce bois-ci que sa troupe fut encerclée et anéantie. Il était né à Bruxelles, en 1761, de père wallon, originaire de Braine-l'Alleud, et avait, au début de sa campagne qui dura quatre ans, établi son quartier général à Loupoigne, près de Genappe, d'où son surnom.

Le ruisseau Paddenpoel, qui se

jette dans la Nèthen, à la sortie de la forêt, mène à un autre cantonnement, le camping La Hétraie, établi autour de l'ancienne ferme Haesendonck et à cheval sur la limite de deux communes, de deux arrondissements et de nos deux communautés culturelles.

La fabrique

Du centre du village, la Beekstraat se dirige vers l'Ouest pour franchir la Dyle. Elle servait jadis et jusqu'au début de ce siècle de lit aux eaux dévalant de la source Saint-Georges.

De l'histoire mouvementée du pont enjambant la rivière, retenons que le droit de barrière ne fut supprimé qu'en 1888. Jusqu'alors tous les usagers venant des communes voisines étaient soumis au droit de péage.

Tout près du pont, la fabrique développait sa façade blanche, percée à l'étage de douze fenêtres. Son constructeur et premier propriétaire, le chevalier Wauwermans, futur bourgmestre, avait vu grand. Plus que centenaire, le bâtiment, qui réunissait sous son toit l'habitation et l'usine, avait belle allure. L'aile jouxtant la rivière était pourvue d'un moulin et servait à la fabrication de papier et de produits chimiques.

Le propriétaire actuel, M. H. Frisque, l'a équipée d'une installation frigorifique pour la conservation de fruits, établissement qui porte la curieuse dénomination d'Appelfabriek.

En mai 1940, le commandement militaire britannique, qui avait pris en charge la défense de la Dyle, de Louvain à Wavre, fit sauter l'écluse et la roue hydraulique, en même temps que le pont. Un autre sinistre, l'incendie de 1946, priva le bâtiment de sa toiture. Au-delà de la fabrique s'étend la vaste prairie.



Au-delà du pont enjambant la Dyle s'étend la prairie. Les habitants de Weert y bénéficiaient jadis d'un droit de vaine pâture.

Au cœur du village

Les avancées de l'agglomération étant ainsi explorées, gagnons à présent le centre, où, les jours de fêtes, circule gaillardement la fanfare « De Dijlegalm », plus que centenaire, en débitant les morceaux les plus choisis de son répertoire.

L'église y reste à voir.

Les guides touristiques – quand ils en parlent – et les inventaires d'ouvrages d'art datent par erreur l'édifice de la 2^e partie du XVIII^e siècle. Il n'a en effet été érigé qu'en 1856, à l'initiative du curé Bols, comme l'indique un chronogramme gravé sur une pierre bleue enchâssée dans la tour, au-dessus du porche.

De style classique, il est l'œuvre de l'architecte Van Arenbergh, de Louvain. Construit en briques, avec plinthes, encadrements de fenêtres et de portes, pierres d'angle et socles de colonne en pierres blanches de Gobertange, il est long de 37 mètres.

De l'ancien bâtiment, moins vaste, il ne subsiste qu'une partie

du chœur, qui daterait du XVI^e siècle.

L'élégant clocher, haut de 35 mètres et surmonté d'une croix et d'un coq en fer forgé, finement ciselés, abrite trois cloches, dont l'une a été coulée en 1634 et une autre en 1715.

Si l'édifice est modeste, il n'en est pas de même de son contenu. Le maître-autel et les deux autels latéraux, en bois marbré de style Louis XV, datent du XVIII^e siècle, comme les lambris du chœur, de style Louis XVI, la chaire de vérité et les stalles. Quatre statues en bois attirent l'attention : dans le chœur, un trône de grâce représentant la



L'église de Weert, dédiée à saint Georges, fut reconstruite en 1856.

Trinité et une Vierge à l'Enfant du début du XVI^e siècle; à droite de la nef, saint Georges à cheval combattant le dragon et saint Laurent appuyé au gril de son martyre, l'une et l'autre du XVII^e siècle, mais récemment polychromées. Dans l'enclos des fonts baptismaux est dressé un calvaire en bois du XVI^e siècle, de 2,68 m sur 2 m, représentant le Christ, sa Mère et saint Jean.

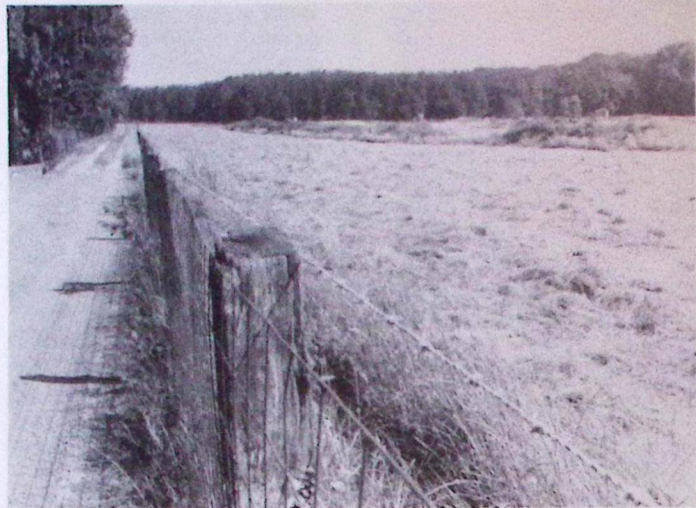
Le trésor comprend notamment un missel de 1608, un ostensor en argent, un pupitre en laiton, un calice, un reliquaire en bois doré et des ornements sacerdotaux, tous du XVII^e siècle.

Les archives ecclésiastiques furent détruites lors de l'incendie de l'église, survenu en temps de guerre, comme le signalait le curé Vervrangen en 1787.

Le plus ancien des prédécesseurs connus de celui-ci fut Walterus (1516). A cette époque et de temps immémorial, la paroisse dépendait du chapitre de saint Paul, à Liège, qui y touchait la dîme, puis de Tourinnes-la-Grosse, qui, avec Beauvechain, constituait en Brabant une enclave de la principauté de Liège.

A la croisée des chemins

La quiétude de ce lieu de prière n'est plus troublée par le trafic ferroviaire tout proche, depuis que la ligne à double voie Louvain-Wavre-Ottignies (n° 38), qui longe son parvis, a été électrifiée. Elle fut établie en 1855 et



Sint-Joris-Weert n'est qu'à un jet de pierre de la forêt de Meerdaal, magnifique futaie d'une superficie de 1.355 hectares.

exploitée d'abord par la Société de l'Est Belge, puis par le Grand Central Belge, société reprise par l'Etat en 1897.

La gare, plaisante à voir, fait face à celle qui fut érigée par la S.N.C.V. au début du siècle. Actuellement désaffecté, cet édifice ne manque pas de caractère. Le tram vicinal, reliant Schaerbeek à Hamme-Mille via Vosseme, qui était aussi campagnard que les campagnes qu'il sillonnait, fut remplacé par l'autobus (avec comme point de départ la place de Luxembourg, à Ixelles). Une autre ligne croise celle-ci et relie Louvain à Wavre.

Weert, qui constitue également un fort bon nœud routier, est aussi le lieu de passage de la Druivenroute, qui traverse le pays du raisin pour aboutir à Overijse et Hoeilaart, et de la piste cavalière reliant Villers-la-ville à Louvain.

La prairie

Blotti dans un écrin de verdure et adossé au coteau, que courent les bois communaux et

la lisière de la majestueuse forêt de Meerdaal, le village échelonne ses demeures jusqu'à la Dyle (Dijle, en néerlandais).

La rivière, large en crête de 11 à 18 m et profonde de 2,50 m à 3,50 m, louvoie paresseusement en de multiples et gracieux méandres et semble vouloir s'attarder en ces lieux enchanteurs. Une immense prairie, émaillée au printemps de mille fleurs et entrecoupée de vastes miroirs d'eau, d'aulnaies et de rideaux de peupliers, s'étend d'un seul tenant d'Archennes à Heverlee. Les habitants de Weert y bénéficiaient jusque naguère d'un droit de vaine pâture.

A l'Ouest, une chaîne de collines, dont le sommet est festonné des frondaisons du Margijsbos, cache à la vue la vallée de l'Jse, dont les eaux, arrosant Huldenberg et Loonbeek, se jettent dans la Dyle à Neerijse.

La Laan (Lasne, en pays wallon), venant de Terlanen et Sint-Agatha-Rode, termine son cours un peu plus en amont, tandis que la Néthen, venant du village portant son nom, aboutit à peu

près au même endroit. Situé aux environs de ces embouchures, l'étang du Grootbroek est un véritable paradis ornithologique, où l'on peut, du haut d'un mirador, observer des quantités d'oiseaux, comme les foulques, grèbes huppés, hérons cendrés, râles d'eau et vanneaux.

On y accède en quittant la Roodsebaan vers la gauche, peu avant d'entrer à Sint-Agatha-Rode, à l'endroit où s'amorce la Dijlewandeling.

Comme la vallée est l'une des principales voies de migration de la Moyenne Belgique, deux cent trente espèces de migrateurs y



Sint-Agatha-Rode : la robuste tour de l'église paroissiale date de plus ou moins 1400.

ont été relevées, dont cent vingt et une y ont nidifié, comme des butors, cormorans, cygnes de Bewick et balbuzards.

Au cours des années 1940, la reine Elisabeth est venue à plusieurs reprises sur les lieux, pour enregistrer sur disques le chant des oiseaux, qu'elle appréciait particulièrement.

Les amateurs de botanique seront également comblés. Parmi les innombrables espèces d'ombellifères et de carex, ils pourront admirer des iris, des trèfles d'eau, des gesses de marais et de grandes renoncles, tandis que la cueillette de champignons intéressera surtout les gourmets.

La forêt

Remontons maintenant vers le village pour gravir ensuite les raidillons qui mènent à la grande forêt.

Passé le passage à niveau, on peut emprunter la Borrestraat où dévalle un ruisseau. Ce chemin de terre, profondément encaissé, est la « vallée des artistes » du patelin.

Ce sont l'érosion et le passage à longueur de siècles des lourds chariots chargés de grumes qui ont creusé ce ravin. Ses versants sont plantés de chênes et de hêtres, dont les sommets forment une voûte, répandant ombre et fraîcheur aux plus chaudes journées de l'été. C'est ici que débute la Paddenpoelwandeling. Derrière le chevet de l'église, une rue asphaltée, la Speelbergstraat, conduit également au plateau; elle présente une dénivellation de 22 %, mais réserve au promeneur un magnifique point de vue. Les automobilistes choisiront la Hollestraat, toute proche, dont le prolongement, la Weertsdreef, traverse la forêt de part en part sur une longueur

de 7,5 km, pour aboutir, au-delà de la chaussée de Namur, au hameau de Mollendaal et à Bierbeek.

Des parkings et des aires de repos, comportant des bancs et des tables rustiques, ont été aménagés sur les grands axes. Meerdaal faisait partie, avec la forêt de Soignes, de l'antique forêt charbonnière, qui couvrait jadis la Moyenne Belgique. On y a trouvé des traces de l'homme vivant à l'époque néolithique, notamment des objets en silex aux lieux-dits La Tombe et La Warande. De l'âge du fer datent le retranchement et onze tombelles de l'enceinte Saint-Nicaise, tandis que des tumuli attestent la présence romaine.

Les archéologues découvriront le profil de l'ancien chemin reliant Weert à Tirlemont et connu des vieux villageois sous le nom de Tiensegroep, route préhistorique selon les uns, route romaine suivant les autres.

Les duc de Brabant et leurs successeurs y possédaient un droit exclusif de chasse et on y vit notamment Antoine de Bour-

gogne et Philippe le Bon chasser le sanglier.

Alors que le dernier de ces pachidermes fut tué en 1950, les cervidés sont encore bien représentés par quelque deux cents chevreuils, mais les renards et les blaireaux se font rares.

Meerdaal, site classé en 1971, qui constitue le massif le plus important de la région avec une superficie de 1.355 ha, est quadrillé par des allées rectilignes, mieux connues sous le nom de drèves, tracées au XVIII^e siècle et bordées de hêtres au tronc droit, élancé jusqu'à près de 40 m de hauteur.

Le chêne y est roi; le plus ancien a 300 ans et le plus remarquable par ses dimensions mesure 5 m 16 de circonférence et 36 m de haut. Mais d'autres espèces occupent les futaies, comme, sur les sols sablonneux, les conifères, dont le feuillage, toujours vert, agrémenté les excursions d'hiver.

Au printemps, le promeneur est émerveillé au spectacle de vastes parterres d'anémones, d'un blanc rosé. Puis, après la cueil-

Sint-Joris-Weert jouit d'une situation idéale au centre du parc naturel de la Dyle.



lette des muguet, il pourra se régaler de myrtilles et de petites fraises des quatre saisons.

En automne, on fera provision de noisettes, de châtaignes et de faines, tandis que les mûres plairont aux fins palais.

Ces cueillettes n'empêcheront pourtant pas le promeneur attentif de lever la tête, car l'avifaune est abondante et variée. S'il est ornithologue, il aura vite fait de repérer la sitelle torche-pot, le pic épeiche ou le gros bec casse-noyaux.

Toutes les routes sont accessibles, y compris les chemins et sentiers qui serpentent dans les hauts taillis touffus, laissés à l'état naturel.

Certains mènent à l'étang de la Warande, pittoresque et mystérieux, qui, caché à l'extrême sud de la Prosperdreef, sera un but d'excursion à ne pas manquer.

Seul le domaine militaire, situé dans la partie nord, est interdit; il sert de dépôt de munitions à la base aérienne de Beauvechain.

En empruntant la Herculesdreef, qui longe ce domaine, on arrive, après un parcours de 1.700 m, à la charmante chapelle Notre-Dame de Steenberge, de style baroque, qui date de 1652, puis au Spaans Dak, vestige d'un château du XVI^e siècle.

Nous voilà à 't Zoet Water (Les Eaux Douces), qui aligne ses cinq étangs dans un cadre forestier idyllique. On peut y faire du canotage, s'adonner à la pêche, à l'équitation (au manège) et aux sports (au parc d'attractions, spécialement aménagé pour les jeunes).

Les visiteurs y trouveront plusieurs cafés et restaurants et même un hôtel, modeste mais bien tenu.

Ce site exceptionnel, bien qu'établi à l'extrémité sud du village de Oud-Heverlee, est plus proche du centre de Weert, dont les

habitants et visiteurs en font un but privilégié de leurs promenades du dimanche et où ils rencontrent de nombreux Louvanistes.

L'écrivain Fernand Severin, Louvaniste d'adoption, venait aussi se délasser aux Eaux Douces et à Meerdaal, qui lui inspirèrent ces vers :

« O bois mélodieux que fait chanter le vent,



Hamme-Mille : le chemin Saint-Nicase est une superbe chavée que le touriste peut découvrir en suivant la promenade (balisée) Saint-Corneille.

Je n'ai jamais oui votre rumeur profonde.

Sans qu'un trouble sacré saisisse mon cœur fervent. »

Le tour des alentours

Après avoir exploré les sites que nous venons de décrire, le touriste averti terminera son périple par la visite des villages voisins, à commencer par Sint-Agatha-

Rode et son église gothique datant de 1400, ombragée par la large couronne (30 m) d'un platane d'Orient, arbre de liberté planté en 1830.

Il passera ensuite par l'aimable vallée de l'Jse, pour admirer l'élégante église de Huldenberg, également gothique, dont le chœur remonte au début du XIII^e siècle, puis, isolé, le sanctuaire, en gothique flamboyant du XVI^e siècle, de Loonbeek.

Bientôt la route s'enroule autour de la butte de Neerijse, où se dressent, jumelées, les deux tours romanes de l'église des Saints-Pierre-et-Paul, puis se dirige vers Korbeek-Dijle, dont l'église abrite un fort intéressant retable en bois daté de 1522.

Plus loin encore, Heverlee se signale par son somptueux château du XVI^e siècle, qui appartient aux ducs d'Arenberg et où Charles-Quint fit de fréquents séjours, son parc, son vieux moulin et sa chapelle romane.

A Oud-Heverlee, située en lisière du bois d'Heverlee, la tour de l'église, construite en grès rugueux et d'origine romane, attire le regard. Après avoir fait un crochet par Bierbeek, connu pour sa remarquable église romane du XII^e siècle, on atteint à Tourinnes-la-Grosse un autre temple du Seigneur, non moins remarquable, de style roman du XIII^e siècle et admirablement restauré. Dans ce village, pittoresque et accidenté, se remarquent de vieilles fermes en pierres blanches de Gobertange. En longeant le ruisseau la Néthen, on aboutit à Hamme-Mille, où l'on vénère encore saint Corneille, à qui sont dédiées une jolie chapelle bâtie en 1460 au hameau agreste de Mille et la pro-

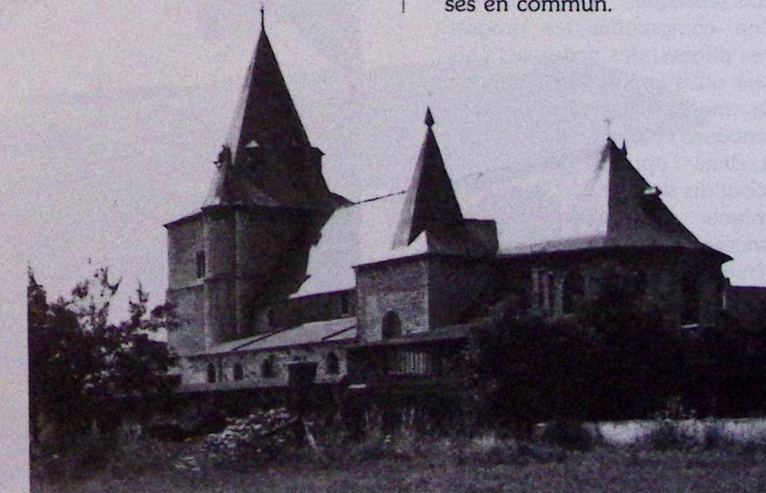
Tourinnes-la-Grosse : l'imposante église Saint-Martin est sans conteste le joyau de la vallée de la Néthen.

cession historique du 4^e dimanche après Pâques. Le domaine du château de Valduc conserve un vieux moulin et une ancienne ferme de l'abbaye des Cisterciennes fondée en 1235.

Le circuit se termine par la visite du riant village de Néthen, riche de ses deux châteaux, dont l'un, le Savenel, date du XVI^e siècle et fut occupé par des Carnes déchaussés, qui entourèrent la propriété d'un mur long de quatre km. La Promenade des Murs et la Paddenpoelwandeling de Sint-Joris-Weert peuvent être avantageusement combinées. Weert est ainsi le centre d'une région remarquable et peu connue.

Le parc naturel de la Dyle

Tant de curiosités, de variétés de milieux naturels et de richesses diversifiées de faune et de flore, réunies sur les 385 ha que mesure le village, un des moins étendus de la contrée, en font une vedette, en même temps que le microcosme du Brabant. En outre, le hasard a voulu qu'il soit aussi le centre géographique du futur parc naturel de la Dyle.



La vallée et ses abords, compris d'une part entre Wavre et Louvain et d'autre part entre Overijse et Tourinnes-la-Grosse, ont été jugés dignes du plus haut intérêt.

Aussi en 1980, à l'occasion du 150^e anniversaire de la fondation de l'Etat belge, un groupe d'associations, tant flamandes que wallonnes, a décidé de créer un parc, recouvrant une superficie de 20.000 hectares et comprenant une quarantaine de villages. Son but est de conserver à cette région son caractère, la diversité et la valeur scientifique de l'environnement, la flore et la faune indigènes, ainsi que la pureté de l'air et de l'eau, et d'y assurer le développement des activités culturelles, touristiques, socio-économiques et rurales.

Le projet, qui est financé par la Fondation Roi Baudouin, n'attend que les autorisations administratives pour devenir une réalité. Après le parc des Hautes Fagnes, il sera le deuxième du pays. Etablie, elle aussi, à cheval sur la démarcation linguistique, la future réserve naturelle constituera un nouveau trait d'union entre nos deux grandes communautés, qui ont déjà tant de choses en commun.

Où le passé et le présent se rencontrent :

la Section Air et Espace du Musée royal de l'Armée à Bruxelles

par Anna TROBEC

L'homme a, très tôt, rêvé de voler, de se mouvoir dans l'espace à la manière des oiseaux. Aujourd'hui, après de nombreux essais infructueux et une évolution technique fantastique, c'est chose faite.

Dans ce sens, la visite de ce musée est une découverte car elle permet non seulement d'admirer des appareils dont certains sont uniques au monde mais aussi de se familiariser avec leurs caractéristiques techniques et d'en comprendre les progrès. Des photos, des textes sur l'histoire nous apprennent comment ces machines volantes s'inscrivent dans l'histoire de notre pays et dans l'épopée générale du début du siècle.

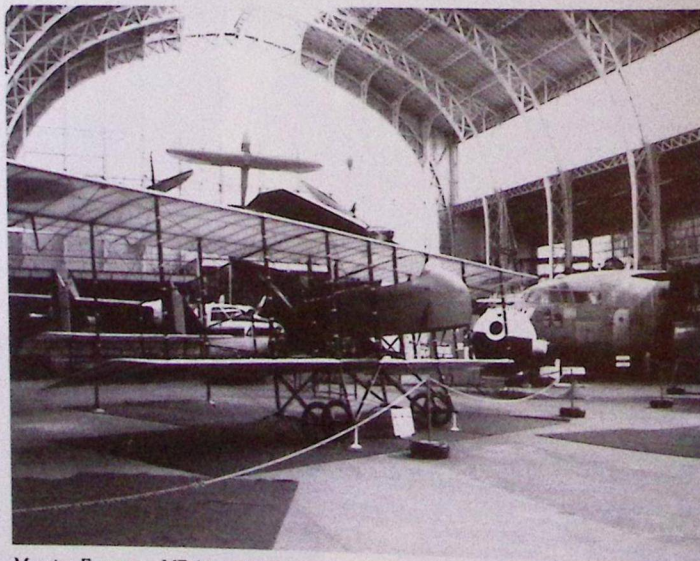
Enfants émerveillés, curieux, amoureux de vieilles choses, ingénieurs ingénieux, historiens passionnés... trouveront beaucoup de plaisir à cette visite.

L'entrée de la Section est commune avec le musée de l'Armée. Vous y verrez dans une vitrine placée à votre droite, des maquettes de différents avions réali-

sés à l'échelle. Un panneau, illustré de photos, trace l'histoire des collections.

En effet, plusieurs tentatives eurent lieu pour organiser un musée de l'air en Belgique. La première réalisation sérieuse date d'avant la guerre 1940-1945

lorsqu'une salle du souvenir fut inaugurée à l'aérogare de Deurne. Ensuite, un mini-musée, assemblé dans les halls de Zaventem, a dû être dispersé. En 1960, une équipe d'enthousiastes entreprit avec l'aide du Chef d'Etat-Major de la Force aérienne de l'époque, le lieutenant Général Aviateur J. Ceup-



Maurice Farman - MF 11 - 1914.



Le Sopwith Camel - 1917.

pens, l'aménagement du grand hall du Cinquantenaire à Bruxelles. Le départ était donné. Ce musée fut réalisé absolument sans budget grâce au dynamisme d'un groupe de volontaires : anciens pilotes, mécaniciens, passionnés d'aviation... Une vingtaine d'oiseaux volants, jadis suspendus aux plafonds des différentes salles du musée de l'Armée, prirent place dans ce



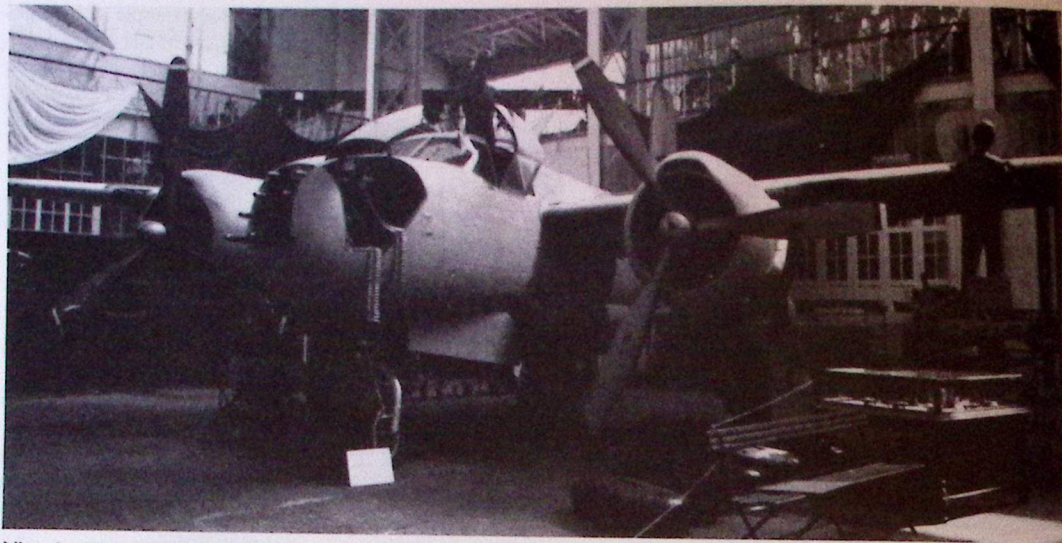
Le Pou du Ciel de F. Noiset.



Le Kreit (1934) restauré dans les ateliers du musée.

magnifique exemple d'architecture industrielle qui semble aujourd'hui n'avoir été destiné qu'à cela. Actuellement, la collection compte plus de 135 exemples réunis grâce à des dons de particuliers, à un système d'échange, à de vastes campagnes de recherche et au don systématique d'un exemplaire de chaque matériel par la Force aérienne.

Cette collection place la Section parmi les premières d'Europe. Particulièrement riche en avions originaux de la guerre 1914-1918, elle possède aussi une vaste gamme d'avions civils et



L'Invader A 26.

militaires de nombreux pays allant du planeur à l'avion Mach 2, ainsi que de nombreux moteurs non mis encore en valeur. Cela ne saurait tarder grâce au travail de l'A.E.L.R., (Air et Espace - Lucht en Ruimte), a.s.b.l. créée en 1970, qui a pour but d'aider la Section dans ses tâches fondamentales : recherche scientifique, fonction éducative, accroissement des collections, rayonnement du musée, restauration et conservation des collections... L'A.E.L.R. publie également une revue trimestrielle, intégralement bilingue, axée sur l'histoire de l'aviation dans notre pays. Ensuite sont évoqués d'autres grands moments : ceux de l'aviation. Citons une grande date, le 21 novembre 1783, jour où P. de Rozier et le Marquis d'Orlandes réalisent le premier vol libre de l'histoire.

Deux possibilités s'offrent alors aux visiteurs : admirer les collections exposées dans la galerie supérieure surplombant la vaste salle centrale ou se promener au



gré de la curiosité parmi les machines volantes conservées dans cette même salle.

Chaque appareil est accompagné d'un pictogramme donnant ses caractéristiques techniques et historiques. Parfois un pilote, un mécanicien ou autre se tient au pied de sa « machine ». Les couleurs des avions, les autocollants sont synonymes de toute une histoire. Des appareils incomplets laissent voir toute leur ossature. Vous y trouverez également du matériel de précision et de combat, des moteurs en attente. A côté des appareils anciens cohabitent les techniques modernes. Ainsi, la Section



Air et Espace s'est enrichie d'une partie du fuselage d'un boeing 707 (00-SJA) de la Compagnie aérienne Sobelair. Cette portion de fuselage, qui comprend le cockpit, quelques rangées de siège et le galley, a été sauvée in extremis des marteaux des ferrailleurs. L'appareil présente un intérêt historique car il fut non seulement le premier B 707 de la Sabena mais aussi le premier avion de ce type en service en Europe. Le public peut ainsi visiter ce cockpit, généralement interdit, d'un avion commercial. Des panneaux photographiques retracent les grands combats auxquels a participé la Belgique. Le visiteur peut suivre à chaque pas l'espérance du départ, la tristesse des défaites, la joie des

victoires. Des affiches, des maquettes, complètent cette formidable documentation. Pour celui qui veut encore parfaire ses connaissances, la Section possède une bibliothèque réunissant ouvrages publiés et archives concernant l'histoire et la technique.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES.
Accès à la Section Air et Espace du Musée de l'Armée : tous les jours de 9 à 11 h 30 et de 13 à 16 h 30, sauf le lundi, et sur rendez-vous pour les groupes.
Adresse : Parc du Cinquantenaire - 1000 Bruxelles.

Vue générale sur la salle et la galerie supérieure. Les avions ont pris place le long de cette galerie, les autres sont rangés en bas. (Photo A.E.L.R.)

Village passé de l'ombre à la lumière le 18 juin 1815

Plancenot, alors et aujourd'hui !

par Joseph DELMELLE

En septembre 1984, le sous-signé a publié, dans la collection « Les Cahiers nivellois », une brochure intitulée : *Dans les Couloirs de la Bataille de Plancenot, dite de Waterloo* (1).

Ils sont fort nombreux ceux qui, comme nous, estiment que la bataille du 18 juin 1815 n'a aucune bonne raison d'être appelée « de Waterloo ». « Cette boucherie humaine, fait remarquer Maurice-Alfred Duwaerts, dénommée erronément bataille de Waterloo... » Dans le guide vert Michelin pour le Benelux, nous lisons que « C'est près de Plancenot que les derniers carrés de la Garde protégèrent une retraite transformée en dérouté malgré les efforts héroïques de Ney... ». Et Désiré Denuit écrit : « La bataille de Waterloo fut plutôt la bataille de Plancenot et même la bataille de la Lasne... ». Cette mêlée décisive, les Allemands la nomment souvent « de la Belle-Alliance », du nom d'une vieille ferme – auberge devant laquelle, le soir du gigantesque affrontement, Wellington et Blücher se félicitèrent mutuellement de leur victoire. Or « la Belle-Alliance » s'élève sur Plancenot,

tout à côté des lieux – le village, l'emplacement des derniers « carrés »,... – où se sont joués les actes ultimes de cette vaste tragédie.

Si certains éléments du décor en place le 18 juin 1815 subsistent encore, il est bien évident que, comme nous le confiait un de nos lecteurs au lendemain de la sortie de notre brochure, « le paysage, du côté de Plancenot surtout, est difficile à réinventer ». D'importants déboisements ont modifié, non le relief mais l'aspect des lieux. Et divers documents iconographiques, dont une aquarelle de Maurice Dubois ayant été reproduite sur carte postale au bénéfice du Comité du Monument Victor Hugo, nous montrent – par exemple – la chaussée de Charleroi encore bordée d'arbres et n'ayant guère – pour la partie pavée (et sans trafic) – plus de trois mètres de large.

L'histoire se réfère fréquemment à des réalités éphémères car la vie, qui n'est qu'évolution, amène les hommes (spontanément ou par contrainte, peu importe) à changer, peu ou prou, ce qui est ou était. Il y a donc lieu, quand on évoque le passé,

de faire un effort d'imagination, d'essayer de restituer à l'environnement le caractère qui était le sien à l'époque des faits et, par ailleurs, de retrouver le climat météorologique (et aussi, bien sûr, psychologique) qui a présidé au déroulement de ceux-ci. Une telle entreprise n'est pas aisée car elle suppose un important travail de préparation : lecture des cartes anciennes – dont celle, remarquable, du comte de Ferraris! –, des « mémoires » ou « journaux » des acteurs et témoins de l'épisode belge des « Cent Jours » (comme, par exemple, les fameux cahiers du capitaine Coignet), et des ouvrages de synthèse rédigés par – entre autres – Thiers, Madelin, etc. et même, pourquoi pas?, de quelques excellents romans dont le *Waterloo* du tandem Erckmann-Chatrian.

Ce travail d'approche répugne à nombre de touristes qui croient pouvoir conjuguer le passé au présent et se satisfont, consciemment ou non, de ce qu'ils voient maintenant, c'est-à-dire d'une série, de « reproductions » édulcorées, tronquées, revues et corrigées, d'une réalité ayant 170 ans d'âge. Chacun étant libre de

choisir entre une appréhension intelligente de ce qui est et un contact passif avec cette même vérité circonstancielle, et donc provisoire, nous nous abstenons, dans cet article, de toute considération jugée superflue, relative soit aux événements du 18 juin 1815, soit à l'interprétation qu'en proposent – par exemple – les monuments commémoratifs qui, sur Plancenot, jalonnent la « Route de l'histoire » (2).

Le regretté Maurice Bologne, dans son *Petit Guide étymologique des Noms des Régions, des Villes, des Villages et des Rivières de Wallonie*, note que Plancenot est un toponyme d'origine romane, remontant apparemment au XIII^e siècle et signifiant « l'endroit où l'on trouve de jeunes plants » (ou plantations). Le village, sous l'appellation « Plancenois » (donc très proche de l'actuelle), a son existence attestée dès 1211. Il cons-

tituait alors une dépendance d'Ohain et ne devait acquérir son autonomie qu'en 1342... avant de la reperdre beaucoup plus tard. Il fait à présent partie de la nouvelle entité communale de Lasne, issue en 1977 de la loi Michel sur les fusions. Village à vocation agricole, Plancenot n'a sans doute pas échappé aux vicissitudes ayant été, pourrait-on prétendre, le pain quotidien d'un Moyen Âge s'étant prolongé, en fait, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Mais la chronique ne semble avoir retenu aucun événement particulièrement tragique avant celui, considérable, meurtrier et ruineux du 18 juin 1815.

Le gigantesque affrontement de cette fin de printemps-là a évidemment suscité par la suite, pendant plus d'un siècle, l'implantation de quantité de stèles et autres bornes du souvenir. Mais d'autres constructions n'ont pas eu la bataille comme motivation première. Par ailleurs, la mêlée n'a pas eu pour effet de déplacer ou de tarir la source de la Lasne qui jaillit toujours non loin du centre de la localité et dont le cours actuel est identique à celui qu'indiquait, en 1774, la carte de Ferraris. La rivière, dont la vallée herbeuse s'encadre de belles collines feuillues, est donc toujours là et reçoit encore comme jadis, à la sortie du village, les eaux du Ry des Broues – ou des Broux –. Le décor reste campagnard : pentes, chemins vagabondant entre des talus parfois assez hauts, champs en déclive, prairies, arbres,... Tout est en ordre pour le spectacle, sans cesse recommencé, des quatre saisons!

Au nombre des édifices dont la construction n'a pas été déterminée par la bataille, peut-être ne peut-on faire figurer l'église... car celle qui occupe aujourd'hui



Plancenot : l'église Sainte-Catherine fut édifiée en 1856-1857, d'après les plans de l'architecte provincial Emile Coulon.

le cœur de la partie agglomérée du village date de 1856 et remplace celle qui a été détruite le 18 juin 1815 et qui avait été au centre de combats acharnés, ce que rappelle d'ailleurs une plaque de bronze, fixée depuis 1965 sur le pignon de façade du sanctuaire actuel, qui rend hommage aux soldats de la Jeune Garde qui s'opposèrent énergiquement aux assauts répétés des troupes de Bülow. C'est là que le général comte Duhesme reçut la blessure dont il devait mourir, deux jours plus tard, à Ways où sa tombe reste visible, à l'ombre du clocher, dans le cimetière désaffecté!

L'église actuelle date donc de 1856. Dédiée à sainte Catherine, bâtie d'après les plans du trop célèbre Coulon, elle est évidemment de style néo-gothique et n'a, sur le plan architectural, aucun mérite particulier. Toutefois, le comte Joseph de Borchgrave d'Altena disait de cet édifice qu'« Il serait utile de le classer comme témoin d'une époque ». Cette construction sans caractère ne manque toutefois pas d'intérêt en raison de son mobilier, très homogène, qui comprend plusieurs tableaux : Chemin de Croix de ou dans la manière du peintre Joseph François (les spécialistes l'attribuent de préférence à quelque disciple anonyme du maître namurois plutôt qu'à lui-même), copie de la rubénienne *Descente de Croix*,... et des fonts baptismaux gothiques, en pierre bleue, remontant au XVI^e siècle. Supportée par un fût octogonal, la cuve porte les armoiries de la famille de Witherm et est munie d'un couvercle en laiton. On remarque, dans le fond de cette église à trois nefs, un curieux escalier permettant d'accéder à la tour.

Sont également dignes d'attention quelques autres bâtiments :



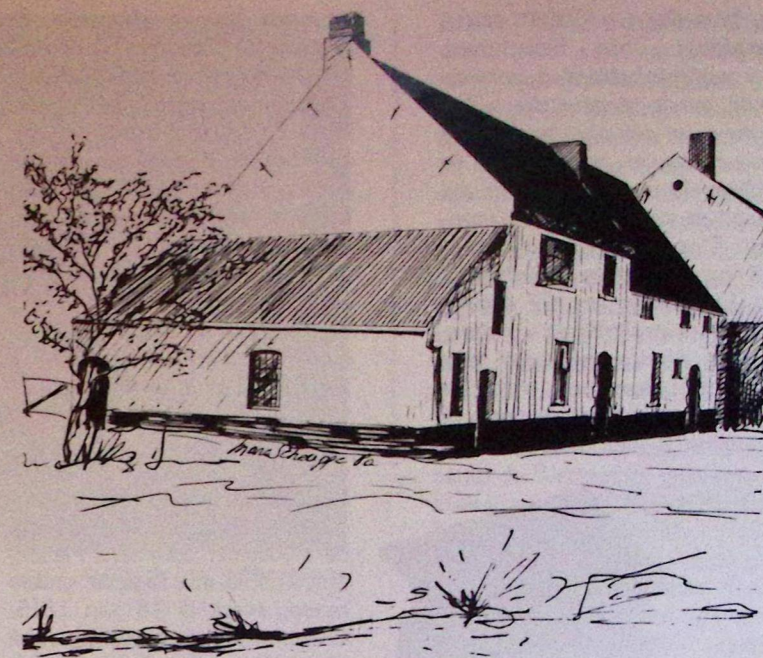
Eglise Sainte-Catherine : plaque dédiée à la Jeune Garde de l'Empereur et à son commandant, le général Comte Duhesme.

Plancenoit : la ferme de la Haie Sainte, qui fut, le 18 juin 1815, le théâtre de mêlées extrêmement meurtrières.



presbytère, petite chapelle du XVIII^e siècle semblable à tant d'autres de la ruralité brabançonne, fermes et demeures édifiées antérieurement à l'année 1815 mais qui auraient peut-être été sacrifiées à la pioche du démolisseur si elles n'avaient tenu, bien malgré elles, un rôle mémorable dans le drame guerrier de ce millésime-là. Parmi ces constructions, il y a la ferme de la Haie Sainte (autrefois de la Hays Sainte) et l'ancienne auberge du Rond-Cheneau devenue ferme de la Belle-Alliance avant d'être adaptée à d'autres destinations.

La ferme de la Haie Sainte comprend un ensemble rectangulaire de bâtiments robustes ayant été classé, en 1971, à l'initiative de la Commission des Monuments et des Sites, non seulement en



Plancenoit : la Belle-Alliance près de laquelle le feld maréchal Blücher et le duc de Wellington se rencontrèrent après leur victoire sur les troupes impériales.

raison de sa signification historique mais, aussi, compte tenu de sa valeur artistique. Construite en partie au XVII^e siècle et, pour le reste, au XVIII^e, elle appartient, pendant longtemps, comme la cense du Caillou, sous Vieux-Genappe, et d'autres biens situés dans les environs, à la famille Boucquéau dont, en 1770, Jean-Baptiste Boucquéau qui, cette année-là, la céda en location pour un terme de neuf ans, à Guillaume Forton, qui venait de Tervueren, moyennant « *rendage annuelle de 510 florins courant* ». Selon le bail, la ferme de la Haie Sainte comprenait corps de logis, écurie, étable, bergeries, grange, jardin et terres adjacentes. En 1815, Jean-Baptiste étant passé de vie à trépas, la Haie Sainte appartenait à son fils, Henri Boucquéau.

La Belle-Alliance, connue à l'origine sous le nom du Rond-Cheneau, aurait été construite, en 1770, à l'initiative d'un certain

Monnoie – ou Monnoye –, provenant d'Arquennes (en Hainaut, près de Nivelles), et de son épouse Marie-Barbe Tordeur, fille du fermier de la Haie-sous-Feluy, en un lieu familièrement appelé Trimotia-sous-Plancenoit. L'explication du changement de dénomination : Belle-Alliance au lieu de Rond-Cheneau, varie selon les auteurs : Couquébeau, Le Mayeur, Walter Scott,... De toutes façons, elle traduirait, ironiquement, le sentiment des villageois à l'égard d'une union matrimoniale mal assortie : grande différence d'âges entre les conjoints, ou écart important de ceux-ci sur le plan social,... Auberge d'abord, ferme ensuite, la Belle-Alliance appartenait, en 1815, à un brasseur de Plancenoit : Nicolas Delpierre, qui la louait à un nommé Dedave qui en avait fait un cabaret très fréquenté, notamment, par les rouliers – ou transporteurs – qui ne manquaient pas

d'y faire étape. « C'était, faisait remarquer Théo Fleischman, une modeste bâtisse, à front de route, sur la hauteur dite « Trimotla », un peu plus haut que la Haie-Sainte et non loin de la maison du paysan Decoster qui devait servir de guide à Napoléon. Une description du lieu a été retrouvée grâce à une affiche du 13 fructidor an XIII annonçant une adjudication : « maison, grange, écuries, remise et terre labourable, contenant ensemble deux hectares vingt centiares (2 bonniers, 2 journaux), situés et

traversés par la chaussée de Bruxelles à Charleroi, au lieu dit le champ du Rond-Cheneau, vulgairement appelé le Prémotan. » En 1815, le corps de logis était bâti en briques recouvertes de chaux et de plâtre, le toit en tuiles rondes et rouges, les cheminées en pierres. Le bâtiment (corps de logis) était long de 21 m 40, profond de 8 m 60, haut de 4 m 60 et comprenait 4 pièces au rez-de-chaussée, 1 vestibule, 1 grenier, 2 caves... »

✱

Sur base de ce que nous venons d'écrire, chacun a la possibilité de s'imaginer comment Plancenoit s'offrait aux regards, grosso modo, avant le 18 juin 1815. C'était un village paysan, groupé en partie autour de son église, dispersé pour le reste dans les creux, sur les pentes ou les hauteurs puisque le relief est assez accidenté tout au moins à l'Est de la chaussée de Bruxelles à Charleroi. Il était peuplé principalement de cultivateurs – fer-

miers et valets – et d'artisans. Lui était tangente une chaussée assez fréquentée car reliant Bruxelles, premier centre administratif des Pays-Bas autrichiens, puis chef-lieu du département de la Dyle, à Charleroi, cœur d'une région d'antique exploitation houillère et d'industrie ainsi que, pour certains services de diligences, étape et relais.

Cette chaussée allait être l'axe autour duquel devait graviter la bataille du 18 juin 1815. On peut aisément s'en convaincre en consultant les différents plans du champ de bataille établis suivant les différents grands moments de la lutte. Ce n'est que dans la soirée que l'arrivée de l'armée prussienne par Ohain, Lasne, Couture et Maransart contraignit les Français à modifier sensiblement la disposition de leurs troupes afin d'éviter d'être pris à revers du côté, précisément, de Plancenoit. Au commencement de la bataille, la ferme de la Haie Sainte, qui se trouve sur Plancenoit, marque, évidemment au Sud, le point extrême de la position anglaise. Le gros de l'armée française est déployé légèrement au Nord de la Belle-Alliance, sur une ligne reliant l'ancienne ferme Martin Casaque, non loin de la Papelotte – tenue par les Anglais –, à la route de Mont-Saint-Jean à Nivelles, en vue du château et de la ferme d'Hougoumont, occupés par les alliés. Il est à noter que, si les bâtiments d'Hougoumont se situent sur Braine-l'Alleud, une partie des terres qui s'y rattachent sont sur Plancenoit. Bref, l'enjeu essentiel de la bataille, la Haie Sainte, et d'autres objectifs importants jalonnent le territoire de ce village ou sa lisière. La Haie Sainte sera attaquée, vers une heure de l'après-midi, par les colonnes de Drouet d'Erlon et de Ney qui emporte-



Waterloo : le monument dédié aux Belges morts dans le courant de cette même journée historique.

ront le verger mais ne pourront s'emparer des bâtiments qui ne seront occupés qu'après cinq heures par les hommes de Ney, au prix de durs sacrifices. La Haie Sainte servira dès lors de point d'appui à l'infanterie et à l'artillerie de Napoléon... jusqu'au moment où, menacés, les Français seront obligés de décrocher.

Ceci dit, on ne s'étonnera pas d'apprendre – si on ne le sait déjà – que la plupart des monuments rappelant directement ou indirectement la mêlée du 18 juin 1815 se dressent sur Plancenoit, c'est-à-dire depuis le carrefour de la chaussée de Bruxelles à Charleroi avec le chemin venant de la Marache et allant vers la butte au lion jusqu'au-delà de la Belle-Alliance et jusqu'à Plancenoit-centre.

Quand on vient de Bruxelles par la chaussée de Charleroi, on aborde le territoire de Plancenoit juste au-delà du monument des Belges – qui s'élève sur Waterloo – et à hauteur, ou quasi, du monument Gordon et de son arbre symbolique. Le monu-

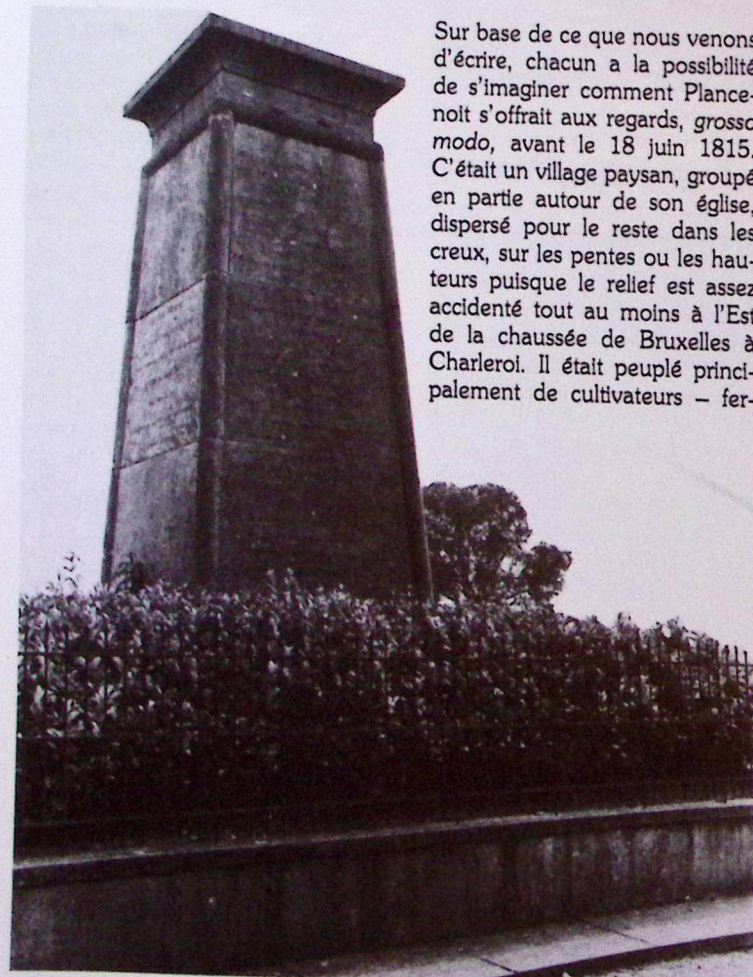
ment aux Belges ayant combattu dans les armées alliées le 18 juin 1815 a été érigé en 1914 selon les plans de l'architecte Callewaerts. Quant à la colonne Gordon, que flanque un arbre rappelant l'orme sous lequel s'attarda Wellington lors de la fameuse journée, elle est implantée là où



Plancenoit : la colonne élevée à l'endroit où Sir Alexander Gordon, aide de camp du duc de Wellington, fut mortellement blessé.

Braine-l'Alleud rencontre Plancenoit mais déjà sur cette dernière ancienne commune. Le terre qu'elle prolonge marquerait le niveau primitif du sol car, on ne peut l'ignorer, tout le champ de bataille a été rasé, ou pelé, et donc abaissé, afin – en particulier – de disposer du cubage de terre nécessaire pour la création de la butte commémorative. La colonne et son piédestal ont une hauteur de sept mètres. Ce monument a été inauguré en 1817 à la mémoire de Sir Alexander Gordon, aide-de-camp de Wellington, grièvement blessé le 18 juin 1815 et décédé à Waterloo le lendemain.

En face, ou presque, mais de l'autre côté de la chaussée, donc sur la gauche, on peut voir une pyramide tronquée, ayant 6 m 50 de haut, dédiée aux 39 officiers hanovriens, faisant partie de la Légion allemande du Roi, ayant été tués en 1815. La Légion en question, ou « King's German Legion », avait été créée en 1803 à la solde et au service de l'Angleterre. Lors de la batail-



Plancenoit : le monument érigé à la mémoire des 39 officiers hanovriens faisant partie de la Légion allemande du Roi, tués le 18 juin 1815.

le, elle était représentée par huit bataillons dont l'un, le 2^e Légers, défendit âprement la ferme de la Haie Sainte. Elevé en 1818, il a été complètement restauré en 1918 à l'initiative de l'occupant militaire allemand et restauré, également par les Allemands, en 1940.

Une halte prolongée se justifie, à quelque distance de là, devant – bordant la chaussée à droite – la ferme de la Haie Sainte. Position-clé, elle fut disputée avec une rare vigueur à ses défenseurs par les Français. Restaurée, ayant subi quelques aménagements, elle a toutefois gardé, à quelques petits détails près, son aspect de 1815. Le 18 juin 1847, à l'invitation du prince Georges de Hanovre, une plaque commémorative en fer, en forme de losange, fut encastrée dans le pignon, du côté de la route, à la mémoire des Hanovriens tués en cet endroit trente-deux ans plus tôt. Deux ans après ce placement, à la requête du consul du Hanovre à Bruxelles, le notaire Hallez, de Waterloo, se rendit sur place, avec plusieurs témoins, pour constater si la plaque avait été apposée conformément aux souhaits exprimés, c'est-à-dire de manière ostensible, solidement et de façon parfaite pour sa conservation. La ferme était alors tenue par Marie Huleux, veuve de Martin Viseur.

La plaque-attestation en question donne à lire, en allemand, ce qui suit : « Die officiere des 2ten leichten Bataillons, Königlich Deutscher Legion, ihren in der Vertheidigung dieser Meyerey am 18ten Juni 1815 gefallenen Waffenbrüdern : Major H. Böswiel, Capitain W. Schumann, Fähndrich F. von Robertson, und 46 Unterofficiere und Jäger vom 2ten leichten Bataillon Wiederhergestellt durch

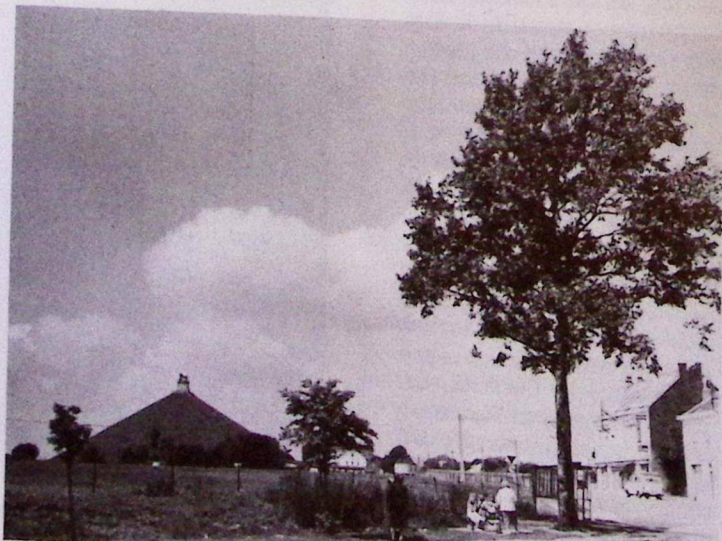


Ci-dessus et ci-dessous : deux plaques furent scellées dans le mur (côté route) de la ferme de la Haie Sainte, l'une rappelant le sacrifice des combattants français, l'autre dédiée aux Hanovriens tués en cet endroit.

Seine Königliche Hoheit den Kronprinzen Georg von Hannover, am 18ten Juni 1847 und zugleich gewidmet den ebendasselbst bei dieser Gelegenheit Gefallenen; Capitain H. von Marschalck, vom 1ten leichten Bataillon; Capitain C. von Wurmb, vom 5ten Linien Bataillon in Anerkennung des von ihnen bewiesenen Hannöverschen Heldemuths. »



Le platane planté, en 1958, par les soins de la Fédération touristique du Brabant, pour symboliser l'orme sous lequel se tint le duc de Wellington pendant une partie des combats. Dans le fond, la célèbre butte du Lion.



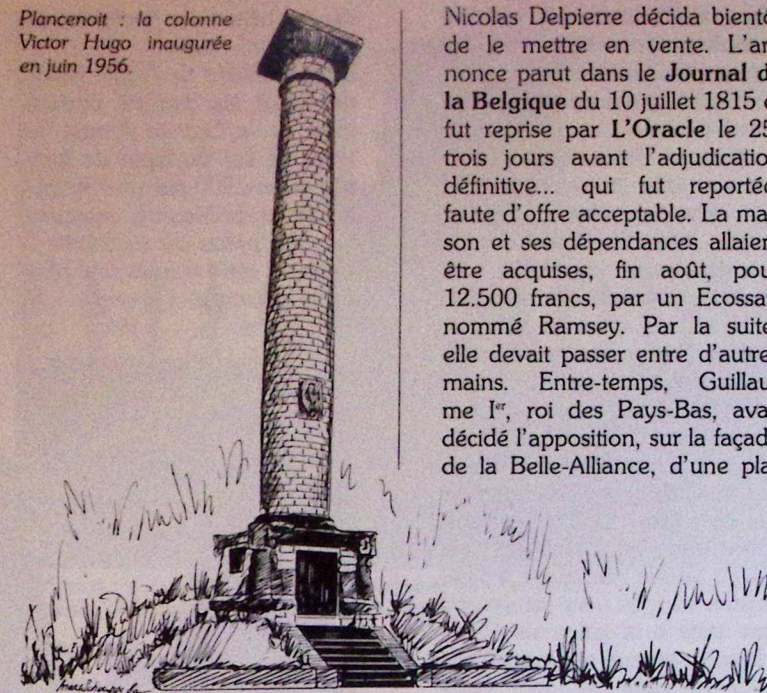
A cette plaque, cimentée dans le mur oriental de la ferme de la Haie Sainte, en correspond une autre, placée en 1965 par les soins de la Société belge d'Etudes napoléoniennes, qui, quant à elle, salue les combattants français qui tombèrent devant les bâtiments dont les environs immédiats ont été convertis, par la force des choses, en une grande nécropole.

Une autre construction : la Belle-Alliance, maintenue *in situ*, demeure tel un précieux témoin de la bataille. Elle se situe à environ un kilomètre de la Haie Sainte, mais à gauche de la chaussée. C'est jusque là que, venant des Quatre-Bras, Napoléon poussa sa reconnaissance du 17 juin 1815. Il y retourna le 18 au matin, vers 10 heures, puis, ayant regagné le plateau de Rosomme où il s'était arrêté lorsqu'il avait quitté son quartier-général du Caillou, dicta l'ordre de l'attaque déclenchée à 11 h 30. C'est là, devant la ferme-auberge, que, le soir de ce même jour, se rencontrèrent Wellington et Blücher. Chef d'état-major du prince d'Orange, le général de Constant-Rebecque nous a laissé une relation de la bataille contenant ces précisions :

« ...Alors la déroute (française) devint complète. Je rejoins le Duc (Wellington), qui presse la poursuite, et nous avançons l'ennemi pour arriver avant son aile gauche sur la chaussée au-delà de la Belle-Alliance. En passant sur la gauche de la chaussée, nous voyons la ferme de Papelotte en flammes, ainsi que le village de Plancenot, qui a été pris par les Prussiens... »

« ...Comme il était 10 heures du soir, et nuit close, le Duc ordonna aux troupes de faire halte et je portai cet ordre à la brigade du

Plancenot : la colonne Victor Hugo inaugurée en juin 1956.



colonel Detmers, qui bivouaqua entre la Maison du Roi et le bois du Caillou. Nous revînmes alors avec le Duc sur la chaussée, entre la ferme du Caillou et la Maison du Roi, et c'est là que nous rencontrâmes le Feld-Maréchal Blücher, le général de Bulow, et leur Etat-Major. On se félicita réciproquement. On convint que les Prussiens continueraient la poursuite... Le Duc, après une conversation d'un quart d'heure, à cheval sur la chaussée, avec le Prince Blücher, prend congé de lui, et continue sa route pour aller à Waterloo... » (3)

Bien que touchée par plusieurs boulets et éventrée, la Belle-Alliance servit de refuge, au soir du 18 juin 1815, à de nombreux blessés de toutes les nationalités dont beaucoup, le lendemain matin, furent trouvés morts. Les cadavres furent, affirme un témoin anglais, entassés dans un puits voisin. Propriétaire du bien,

Nicolas Delpierre décida bientôt de le mettre en vente. L'annonce parut dans le *Journal de la Belgique* du 10 juillet 1815 et fut reprise par *L'Oracle* le 25, trois jours avant l'adjudication définitive... qui fut reportée, faute d'offre acceptable. La maison et ses dépendances allaient être acquises, fin août, pour 12.500 francs, par un Ecossais nommé Ramsey. Par la suite, elle devait passer entre d'autres mains. Entre-temps, Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, avait décidé l'apposition, sur la façade de la Belle-Alliance, d'une pla-

que rappelant la rencontre de Wellington et Blücher. Et d'autres grands de ce monde, parmi lesquels le tsar Alexandre de Russie et le prince de Metternich s'étaient arrêtés devant le corps de logis qui, victime d'un incendie ayant détruit entièrement la grange édiflée à côté vers 1850, allait subir une restauration modifiant assez fortement son aspect primitif. Ses fenêtres à meneaux de pierre ont été remplacées par de banales croisées, la façade a été cimentée et l'intérieur transformé.

C'est dans les proches environs de la Belle-Alliance qu'ont été érigés les monuments les plus émouvants peut-être : Colonne Victor Hugo, Aigle blessé, Mémorial prussien... et c'est également non loin de là qu'habitait Jean-Baptiste Decoster, qui servit de guide à Napoléon le jour de la bataille, et que l'empereur eut son principal poste d'observation, emplacement où une ta-

ble d'orientation a été installée voici deux décennies environ. Le centre de Plancenoit, lui aussi, n'est qu'à quelques minutes de marche.

La colonne Victor Hugo concrétise une idée émise, dès 1911, par l'historien Hector Fleischmann, frère de Théo, décédé prématurément en 1914. La première pierre en fut posée en 1912 mais la mort de son promoteur et la guerre arrêterent la réalisation du projet. Constitué en 1939, un comité se proposait de le reprendre lorsque la seconde guerre mondiale survint. Un nouveau redémarrage eut lieu en 1953 et l'inauguration officielle de ce monument, qui devait rendre hommage à l'héroïsme français mais est devenu une stèle à la gloire de Victor Hugo, se déroula au mois de juin 1956. A cette occasion, Paul-Henri Spaak, alors ministre belge des Affaires étrangères, fit remarquer que :

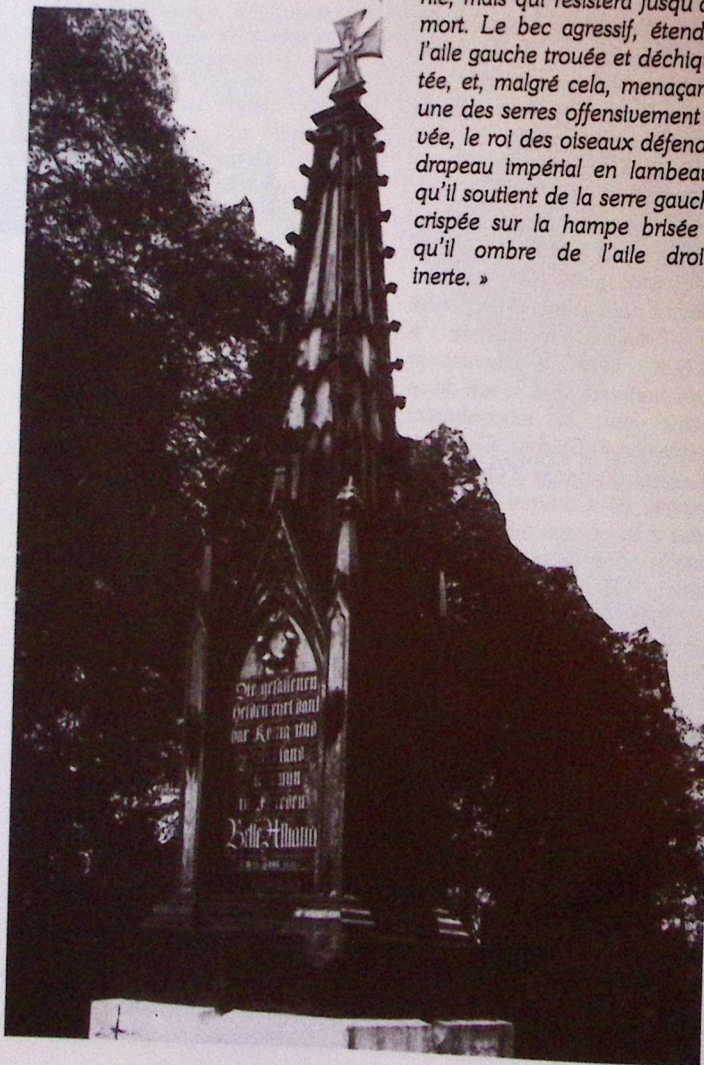
« Dans l'hommage que nous rendons aujourd'hui à Victor Hugo, les vivants ne sont pas seuls. Autour d'eux se pressent des milliers d'âmes vagabondes. Leur peuple invisible, attaché au sol qui les a vu mourir, s'arrête un instant pour célébrer avec nous celui dont la parole les arrache toujours à l'oubli. Derrière le visage du poète, nous nous inclinons devant la masse anonyme des morts qui furent sacrifiés dans un conflit inhumain. En pensant à lui, nous pensons à eux. Que la terre leur soit légère... »

La colonne, qui n'est pas surmontée – comme prévu à l'origine – d'un coq gaulois, a 18 mètres de hauteur. Sa base est ornée d'une plaque qui, reproduisant les traits du poète, mesure 1 m 70 sur 1 m 20 et a pour auteur le sculpteur Victor Demanet, réalisateur – par ailleurs –

du coq héraldique finalement incrusté à mi-hauteur.

Le monument de l'Aigle blessé, qui salue les derniers combattants de la Grande Armée, est implanté sur un lopin de terre, acquis en 1900 par un Français, le comte de Mauroy, marquant l'endroit précis où succomba le « dernier carré » après une résistance acharnée. Le cercle « La Sabretache », présidé par

Plancenoit : l'élégant monument élevé à la mémoire des Prussiens tués au cours des impitoyables combats du 18 juin 1815.



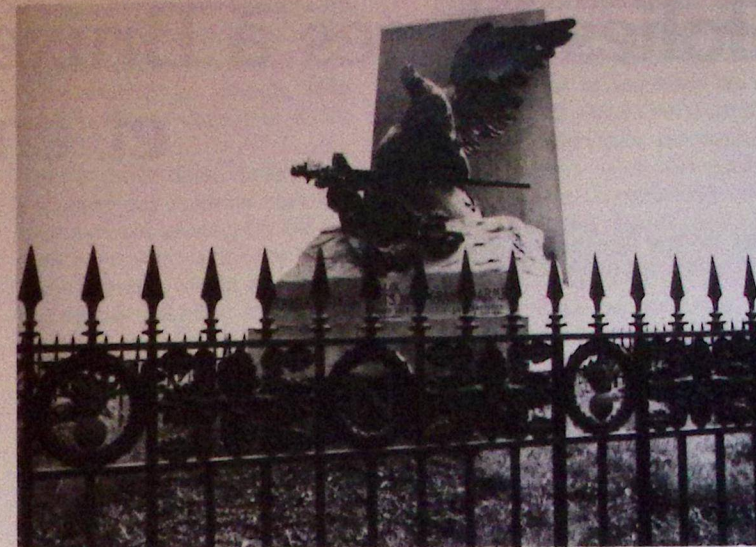
Edouard Detaille, membre de l'Institut de France, accepta de supporter les frais d'exécution. Approché, le sculpteur Gérôme réalisa rapidement la maquette de l'Aigle expirant – premier titre – ou de l'Aigle blessé – comme on devait l'appeler par la suite –. Un auteur a décrit de la sorte le sujet de ce monument dont la facture artistique dépasse de loin tous les autres par son excellence :

« Au haut d'une colonne de granit se maintient l'aigle à l'agonie, mais qui résistera jusqu'à la mort. Le bec agressif, étendant l'aile gauche trouée et déchiquetée, et, malgré cela, menaçante, une des serres offensivement levée, le roi des oiseaux défend le drapeau impérial en lambeaux, qu'il soutient de la serre gauche, crispée sur la hampe brisée et qu'il ombre de l'aile droite, inerte. »

L'Aigle blessé a été inauguré le dimanche 28 juin 1904 en présence de nombreuses personnalités dont l'historien Henry Houssaye. Le sculpteur Gérôme n'était pas là, ayant gagné le royaume des ombres le 10 janvier de cette année-là. En 1918, au lendemain de la victoire, les Français firent sceller dans la pierre du socle – œuvre de Nénot – une plaque de bronze.

Le troisième monument cité, dédié aux Prussiens, est beaucoup moins connu que les autres pour la bonne raison qu'il ne se dresse pas en bordure de la chaussée mais à quelques centaines de mètres de là. Il surplombe le chemin qui conduit à Plancenoit, ou rue de la Poste. C'est une sorte d'obélisque surmonté par une flèche gothique, avec crochets, et couronné par une croix de fer forgé. Le socle comporte une inscription, en allemand, et la mention « Belle-Alliance, le 18 juin 1815 ». Ce mémorial de 1819 a été restauré en 1914 et en 1965. On dispose, de sa base, d'un remarquable point de vue.

Ce monument sommé de la croix de Prusse et garanti par une grille de fer formant carré se situe non loin du cœur de Plancenoit et de l'église Sainte-Catherine. Celle-ci n'existait pas à l'époque du grand affrontement opposant, a-t-on dit, l'Europe, ou une certaine Europe, à la France, ou à une France soumise à l'autorité d'un dictateur. Mais là où elle a été implantée et partout aux environs, les combats ont fait rage ainsi que le rappelle la plaque, à laquelle nous avons fait allusion précédemment, évoquant l'héroïsme de la Jeune Garde et de son commandant, le général Duhesme. A l'intérieur de l'édifice a été transférée et dressée, près de l'autel latéral Nord, une plaque



Plancenoit : le monument français de l'Aigle blessé est unanimement considéré comme le plus beau de ceux jalonnant le champ de bataille.

funéraire, provenant vraisemblablement de l'ancienne église très fortement endommagée – comme tout le centre du village d'ailleurs – lors des combats de conclusion du 18 juin 1815. Elle est à la mémoire d'un Français, le lieutenant Tattet, de l'artillerie à pied de la Garde impériale, tombé au champ d'honneur alors qu'il n'avait que 22 ans. Devenu célèbre du jour au lendemain, à cause d'une tragédie guerrière ayant fait des milliers de morts – sans compter combien d'invalides, de mutilés, de traumatisés,...! –, Plancenoit oblige le promeneur, même s'il n'en a pas envie, à se souvenir et à méditer. Mais, si le soleil brille, le touriste est amené, tout aussi spontanément, à s'émerveiller au spectacle de la nature, des paysages, des panoramas, et à se dire que, toujours, la vie continue!

(1) On peut se procurer cet ouvrage en virant la somme de 100 F, frais d'envoi compris, au C.C.P. 000-0970155-58 de « Rif tout dju » à 1400 Nivelles.

(2) C'est de la sorte que nous avons intitulé, axé sur la chaussée de Bruxelles à Charleroi, un des chapitres de notre essai : *Prospection littéraire du Brabant wallon*, couronné par le Prix de Littérature française de la Province de Brabant, édité en 1970 par la Librairie Encyclopédique, Bruxelles (tirage épuisé).

(3) Le récit de Constant-Rebecque s'écarte quelque peu de ceux des autres, dont les auteurs n'ont pas tous été témoins des faits. Rapidement s'est accréditée la légende voulant que la rencontre de Wellington et de Blücher ait eu lieu juste en face de la Belle-Alliance tandis qu'une musique de cavalerie anglaise interprétait le *God save the King* et que les fantassins prussiens chantaient un célèbre choral luthérien « *Selgneur Dieu, nous te louons! Selgneur Dieu, nous te remercions!* ». Il est permis de se demander si, en définitive, la légende n'a pas été suscitée par la dénomination Belle-Alliance offrant, comme le faisait observer le brasseur Nicolas Delpierre de Plancenoit, dès le 25 juillet 1815 (avis de vente de la Belle-Alliance inséré dans *L'Oracle*), une « *heureuse analogie avec les armées des puissances alliées qui s'y sont couvertes (sur le champ de bataille) d'une gloire immortelle* ».

Jolies Places à Bruxelles et en Brabant (12)

par Yvonne du JACQUIER,
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

Waterloo

La chaussée de Bruxelles borde la place Albert I^{er} qui apparaît comme une encoche dans la grande voirie.

L'église était la chapelle forestière du roi Charles II; la première pierre fut posée en 1687. Précédée d'un péristyle à colonnade, elle est surmontée d'un dôme qui lui donne grande allure et rappelle un peu les lignes générales de Notre-Dame d'Hanswyck à Malines. A droite et à gauche, sous la coupole, on peut voir des monuments dédiés aux héros de juin 1815.

Le sanctuaire a été fortement agrandi à l'arrière au milieu du XIX^e siècle.

La maison communale est une vaste demeure blanche, avec un perron à double révolution.

Signalons, dans le jardin qui précède les deux édifices, une stèle moderne en bronze qui porte les inscriptions :

« Le risque de mort fut leur pain quotidien. »

**

« La primauté de l'esprit sur la force est éternelle. »

**

« L'an mil neuf cent septante-six, le 7 mai LL.AA.RR. les prin-

cesses Marie-Christine et Maria-Esmeralda ont déposé dans cette crypte trois urnes contenant les cendres d'un déporté de Dachau, de la terre sacrée de Normandie, ainsi que de l'Yser et de la Lys. »

Le Musée Wellington se trouve en bordure de la chaussée de Bruxelles, face à l'église. Il mérite une visite.



Avec son Musée Wellington chargé d'histoire, son nouveau local du Syndicat d'Initiative où défilent, chaque mois, des milliers de touristes, et sa ravissante Chapelle royale (notre document) convertie en temple commémoratif, la place Albert I^{er}, à Waterloo, est le point de départ idéal pour une visite intelligente du champ de bataille.

On s'étonne toujours ici, comme dans toute la région, de voir l'impact que les événements de 1815 gardent sur les masses et les foules qui continuent à défilent en ces lieux.

M. Jacques Henri Pirenne donne tous ses soins et sa science d'historien à ce musée dont il est l'âme et qu'il rend de plus en plus intéressant.

Bien que singulièrement coupée par la route, la place gardait un aspect évocateur. Hélas! depuis quelques années déjà, l'église a été flanquée d'un énorme et vraiment disgracieux bâtiment scolaire en briques industrielles; il dépare le site d'une manière irréversible.

Plancenoit

Elle est attrayante la place de Plancenoit, avec ses larges pelouses déclives. Elle est aussi, par sa configuration même, pleine d'imprévus.

L'église, plantée sur un tertre, domine le site. Bien que construite au XIX^e siècle, dans ce néo-gothique souvent bien froid, elle a beaucoup d'atmosphère. Son architecte E. Coulon a su choisir ses matériaux, harmoniser les tonalités de manière telle qu'on y trouve ce quelque chose de feutré, que l'on apprécie tant dans un lieu de recueillement.

La place réunit ce qui constitue l'essence même d'un bourg : l'église évidemment; l'école lui fait face; sur la droite étincelle le long mur blanc d'une ferme cosue dont certains éléments remontent au XVII^e siècle. Le corps du logis, situé à gauche du portail, est assez original avec ses encadrements de fenêtres en pierre bleue en forme de harpe; il est daté de 1731.

En prolongement du mur extérieur, on peut voir une fermette typique transformée en une maison d'habitation par les anciens cultivateurs, aujourd'hui retraités. Des parterres diaprés entourent le bâtiment. Les propriétaires ont certainement gardé le culte de l'Empereur et de ses compagnons d'armes : au-dessus de la porte une petite niche contient un buste de Napoléon; quant au nom attribué à la demeure, il est significatif puisqu'il

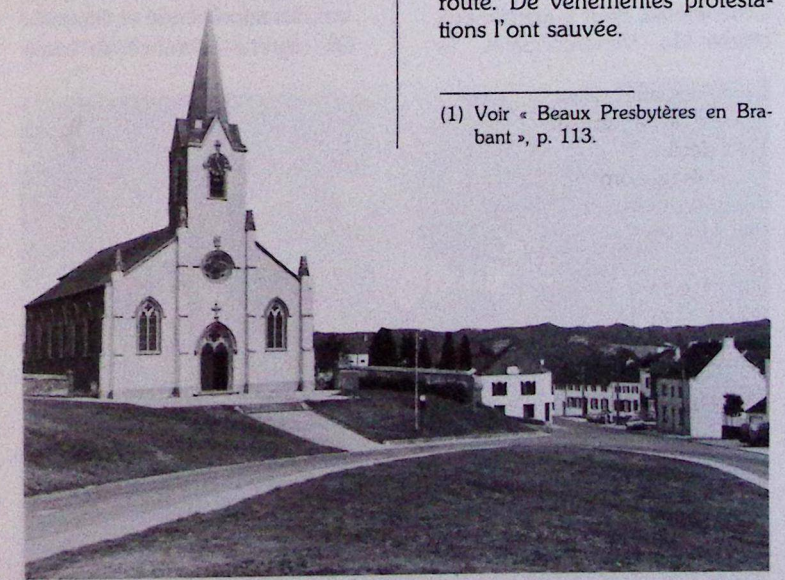
s'étale en grandes lettres « Au mot de Cambronne ». Les hôtes, très accueillants, montrent avec complaisance la grande salle avec sa haute cheminée à feu ouvert.

Dans la partie basse de la place, s'alignent des maisons bien entretenues qui semblent avoir été construites vers les années 1840. Dans la prairie à côté de l'école, des vaches paisibles, bêatement couchées au soleil, font leur méridienne.

Il reste à voir l'arbre de la liberté et le monument aux Morts; oui tout ce qui fait l'essence calme d'un village.

Il passe bien quelques voitures mais par la disposition même des lieux, les conducteurs sont peu enclins à faire vrombir leur moteur.

Un banc invite au repos, à l'inévitable retour sur cette douloureuse journée du 18 juin 1815 où, bien malgré eux, les habitants de la région furent mêlés à l'écroulement d'un empire.



Elle est vraiment attrayante, cette place de Plancenoit avec ses pelouses en déclive, ses maisons bien entretenues et son église néo-gothique, œuvre de l'architecte E. Coulon.

Une plaque, apposée sur la façade de l'église, rappelle que, sous la conduite du général Duhesme (dont le tombeau est à Ways) (1), la jeune Garde impériale s'est distinguée au combat de Plancenoit. Nous qui avons vu un dictateur forcé lever des gosses pour les lancer dans la bataille désespérée des Ardennes, nous sentons toutes les détresses qui se cachent sous le texte lapidaire.

Près de deux siècles ont passé depuis Waterloo et pourtant il nous est malaisé d'échapper aux visions d'horreur, aux ultimes sacrifices.

Heureusement, la place aujourd'hui est calme; elle est belle et, par-delà l'église, les bois de Maransart ceinturent harmonieusement le site.

Ohain

Que de fois déjà elle a été décrite et chantée, par plus habiles que nous, cette place d'Ohain qu'on a failli sacrifier au démon de la route. De véhémentes protestations l'ont sauvée.

(1) Voir « Beaux Presbytères en Brabant », p. 113.

Nous y sommes allée par une chaude journée de juillet. C'est un beau mail planté de marronniers, de hêtres, d'érables, de tilleuls et d'acacias. En pénétrant sous les frondaisons, on a presque l'impression d'entrer dans une cathédrale.

Ici aussi la place est déclinée, mais très légèrement. L'hôtel communal domine le site. De gracieuses maisons, datant probablement du XIX^e siècle, fraîchement peintes et coquettement fleuries, entourent la place.

Un château apparaît à travers les feuillages de son parc. Certains éléments remonteraient au XIII^e siècle; les parties principales ont été édifiées au XVII^e siècle, mais ont été remaniées à plusieurs reprises aux XVIII^e et XIX^e siècles. Un haut portail s'ouvre dans le mur d'enceinte.

Le château d'Ohain conserve de tragiques souvenirs; en effet, c'est dans ses murs que se réunirent quelques seigneurs exaspérés par la politique cruelle du duc d'Albe; sachant que le duc comptait se rendre à l'Abbaye de Groenendael pour y assister aux offices du Vendredi-Saint, ils



A Ohain aussi, la place est en déclive et les maisons basses, qui la bordent, lui confèrent un charme tout particulier.

avaient décidé de se porter au couvent avec une troupe de fantassins pour assassiner le Gouverneur. Leur but ensuite était de délivrer le comte d'Egmont. Le complot fut déjoué et, quittant en hâte le château, la petite troupe s'égailla dans la forêt. Un seul seigneur, le sire de Beausart, fut appréhendé et écartelé. On regrette l'absence de toute

fleur tant à l'hôtel communal qu'au kiosque lourd et peu gracieux; quelques géraniums, pétunias, bégonias mettraient une touche de couleur qui contrasterait si heureusement avec le vert des frondaisons.

Ohain et sa place ont été aimés et chantés par des écrivains qui y sont nés ou y ont vécu; leurs noms sont devenus célèbres. Des bancs leur ont été consacrés: Charles Plisnier, Albert Guislain (et non Ghislain comme l'indique erronément l'inscription), Edmond Vandercammen et Robert Goffin.

Sur chaque banc une phrase gravée dans la pierre situe la pensée du poète:

Charles Plisnier: « Il n'est pas trop tard pour faire le monde ».

Albert Guislain: « Mais avant tout il aimait son terroir ».

Edmond Vandercammen: « Engrange les clartés du Ciel ».

Robert Goffin: « Ohain... Ma capitale personnelle de Wallonie ».

Un autre aspect de la place d'Ohain où les marronniers vivent en bonne entente avec les hêtres, les érables, les tilleuls et autres acacias.



Le monument aux Morts se dresse également sous les frondaisons et rappelle que des fils d'Ohain « sont morts pour la défense du Droit violé ».

A signaler enfin une plaque apposée sur la façade de l'hôtel communal:

« En août 1941
A pris naissance à Ohain
le projet d'accord
de solidarité sociale
d'où est issu
le programme national
de la sécurité sociale. »

La Hulpe

Une commune opulente où, depuis plusieurs siècles, à l'orée de la forêt de Soignes, voisinent des châteaux entourés de vastes parcs; des ruisseaux aux noms jolis (la Mazerine, l'Argentine) babillent sous les frondaisons.

Sa place est spacieuse. L'église Saint-Nicolas en est l'élément principal. Posée sur un tertre, elle était jadis entourée par le cimetière.

Au nord de l'église, huit magnifiques tilleuls, plantés en deux rangées, semblent monter la garde.

L'ensemble du site donne l'impression d'une ordonnance concertée; la place pourtant s'est modelée au fil des années. En effet, la maison communale primitive jouxtait le sanctuaire; elle a été édifiée ailleurs. Trois côtés de la place portent des noms de rues et seule l'aire située au sud s'appelle place Albert I^{er}. Une plaque rappelle:

« Leurs AA.RR. Albert et Elisabeth furent reçus sur cette place par les autorités communales le 16-4-1903 ».

Encore une place en déclive, celle de La Hulpe sur laquelle veille la remarquable église romano-ogivale dédiée à saint Nicolas, le patron de qui vous savez.

L'église retient toute l'attention du visiteur; les maisons qui l'entourent semblent, pour la plupart, remonter à la première moitié du XIX^e siècle, sauf le n^o 7 qui date de 1741. Tous ces immeubles assez modestes mettent d'autant plus en valeur le temple imposant dont la tour et la nef centrale sont du XII^e siècle. L'aspect de la tour édifée en gros moellons fait supposer qu'il s'agissait au départ d'une église fortifiée et donc dépourvue d'un large portail. De toute façon, l'entrée actuelle a été aménagée dans le troisième quart du XVIII^e siècle, en style Louis XV. En 1906 et en 1923, des bas-côtés ont été ajoutés; à l'intérieur, l'ensemble a un bel équilibre. L'aspect extérieur des bas-côtés est beaucoup moins heureux.

Par contre, le chœur et l'abside de style gothique, construits au XVI^e siècle, sont très élégants. Au fond du chœur, on remarque une belle niche en marbre, à colonnettes; elle contient un tabernacle en laiton.

Le visiteur est attiré par une sobre pierre tombale accolée au mur du bas-côté nord-ouest. Elle

est surmontée d'une croix et porte l'inscription: « Ci-gist / Char(les) BAILLIY / secrétaire / de la reyne / d'Ecosse / décapitée (?) en / Angleterre pour / la foy catholique / qui trépassa le 27 / Xbre 1624, âgé de 84 ».

On pourrait se demander quelles circonstances ont amené le sieur Bailliuy à La Hulpe. M. l'Abbé Michel Watteyne, curé de la paroisse, a bien voulu nous donner la clef de l'énigme: la fille de Bailliuy avait épousé le bourgmestre de La Hulpe; le couple habitait un petit manoir, dont il ne reste aujourd'hui que des ruines peu visibles. Devenu vieux, l'ancien secrétaire de Marie Stuart s'était tout naturellement installé chez ses enfants. Une fois de plus, ces faits nous font toucher du doigt combien notre Brabant, même dans les siècles lointains, fut un véritable carrefour.

(12) Voir également « Brabant Tourisme », n^o 2, 3, 5 et 6/1983, n^o 2, 4, 5 et 6/1984, ainsi que les n^o 1, 2 et 3/1985.

(à suivre)



De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen (9)

C'était au printemps 1982. A l'occasion de l'exposition organisée au Passage 44 sur le thème de son institution provinciale de tutelle, « Brabant » s'offrait le prestige d'un numéro Spécial agrémenté de huit pages en quadrichromie. Du jamais vu, pas même dans le numéro du cent cinquantième anniversaire de l'Indépendance, réalisé deux années auparavant. Une merveilleuse occasion pour sortir Amédée Lynen d'un certain oubli en publiant une sélection des 200 cartes postales qu'il consacra à Bruxelles et au Brabant, à l'aube de ce siècle. Avec quelle joie je les ai commentées, choisissant des images faites pour me ravir moi-même avant que de séduire le lecteur! Celui-ci ne s'y trompa point cependant : qui donc resterait indifférent au charme désuet de ces dessins que seul un amoureux fervent de notre terre brabançonne pouvait rassembler?

Prévue pour demeurer sans lendemain, l'idée rencontra à ce point l'adhésion du public qu'Yves Boyen, en subtil « rédac'chef » qu'il est, me suggéra de rééditer l'expérience. Ce qui fut fait en décembre de la même année.

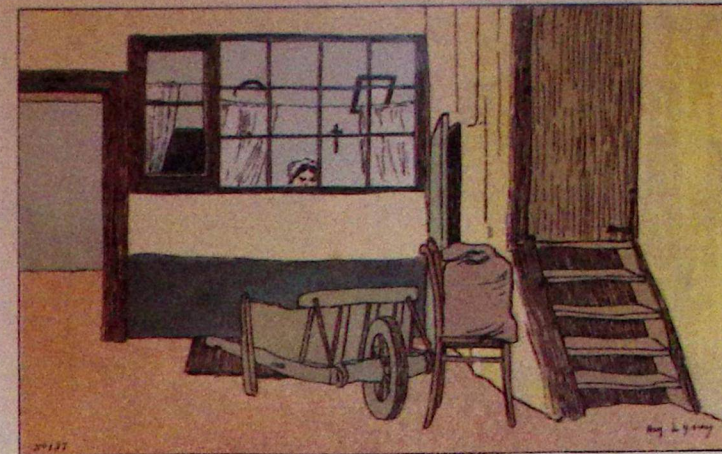
On en redemanda. Sur son irrésistible lancée, Brabant se nourrit dès lors, deux fois l'an au moins, de ces précieux tableaux de notre vie quotidienne, jusqu'à épuisement de la collection complète.

Cette série que voici est la dernière : l'onirique voyage s'achève. Nous n'irons plus au bois d'Amédée Lynen, les lauriers sont coupés. Mais déjà l'on chuchote : ne pourrait-on rassembler toutes ces pages et ajouter ainsi un ouvrage, témoignage exceptionnel de temps révolus, dans les rayons de notre bibliothèque? Le Père Noël réserve parfois de ces surprises.

par Georges RENOY

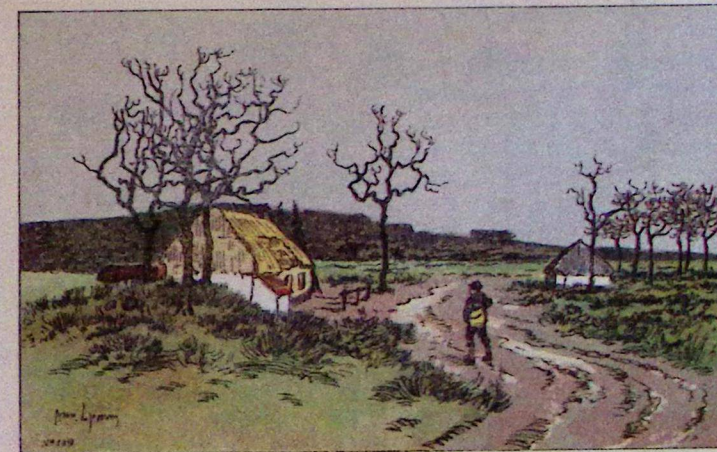
N° 137. Intérieur à Diest

Ce que les dictionnaires nomment « condition modeste ». Autant dire le dénuement. A quelle activité se livre-t-elle, au-delà de cette étrange croisée aux contours vermoulus? Rapièce-t-elle quelque pantalon détraqué, garde-t-elle l'enfant malade ou parcourt-elle l'Evangile à la recherche d'une certitude? A coup sûr, elle ne joue pas Mozart, au clavecin.



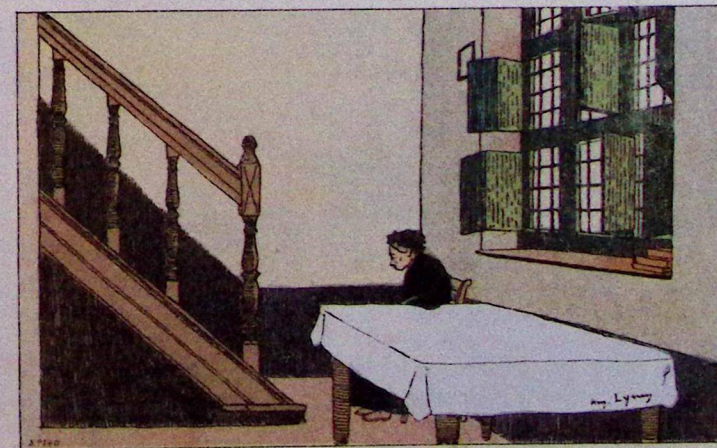
N° 139. Langdorp

Il va de village en hameau, de ferme en château. Il chante pour du pain, il chante pour de l'eau. Va-t-on lui lâcher les chiens aux trousses ou lui emplir le bol de café fumant qui lui remettra le cœur à la marche? Est-il poète ou vagabond? Dans cette besace épuisée : une miche de rêve, un grand souffle de vent.



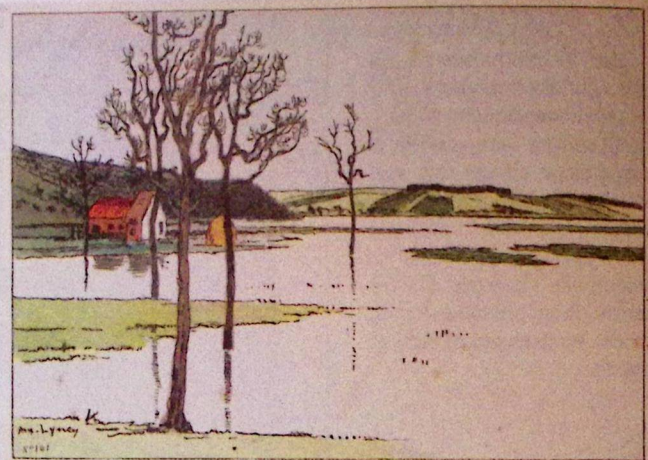
N° 140. Béguinage à Diest

Le plus dur, c'est d'arriver à coudre ensemble ces pensées qui s'effilochent, c'est de remettre dans l'ordre chronologique ces souvenirs qui se chamaillent au-delà des yeux qui scrutent le vide. Résignée, elle attend son tour, tandis que le rose du jour qui décline lui rallume un instant le visage.



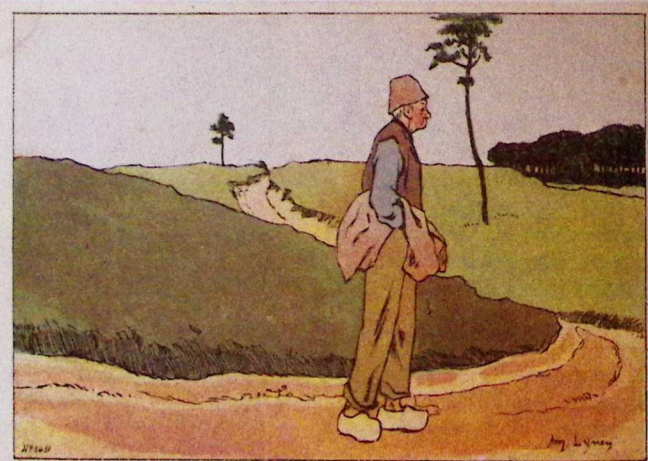
N° 141. Prairies inondées à Testelt

Sur le hameau abandonné, le ciel a vidé toutes ses poches. Et la terre s'est saoulée de ces eaux grises qui feront défaut, dans quelques semaines, quand l'été implacable aura repris son bien. Il n'y a guère de place, au calendrier de la nature, pour le juste milieu.



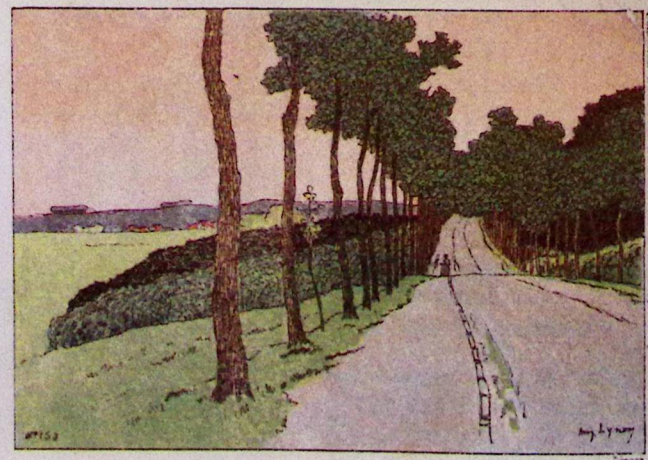
N° 149. Environs de Villers-la-Ville

Pour lui, la fin de la longue route n'est plus très loin. Il l'aperçoit là-bas, à l'horizon de son regard de septante-cinq ans. Puisse-t-il y parvenir dans la sérénité, sans penser qu'il s'est agi d'un voyage au bout de la nuit. Puisse-t-il s'en aller dans la lumière chaude de l'été, tandis que la Vie, autour de lui, se perpétue. Et qu'il soit bien persuadé qu'il y est pour quelque chose.



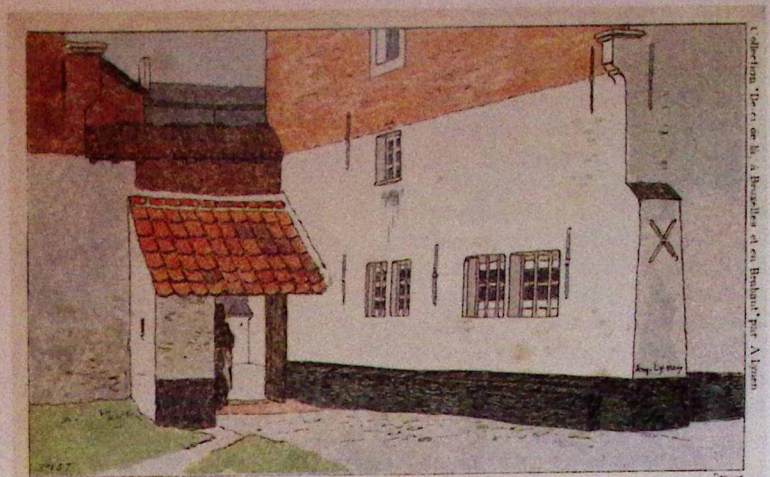
N° 153. Route de Groenendael à Malines

C'était donc le temps des dos d'âne et des pavés gris sans discipline. Le temps de la fantaisie au gré de laquelle les arbres bordaient les chemins pour le seul confort des « pédestriens » et le bonheur des peintres de la vie quotidienne. Une race engloutie, noyée dans le béton et les décibels.



N° 157. Louvain. Cour de l'Hôpital

Était-ce pour mieux cacher nos maux que les constructeurs d'hôpitaux d'autrefois s'inquiétaient davantage d'ombre que de lumière? Était-ce par crainte des évasions qu'à l'exiguïté des fenêtres ils ajoutaient la solidité des barreaux? Mais quelle était donc l'épaisseur des carreaux qui séparaient le monde des grabataires de celui des bien-portants?



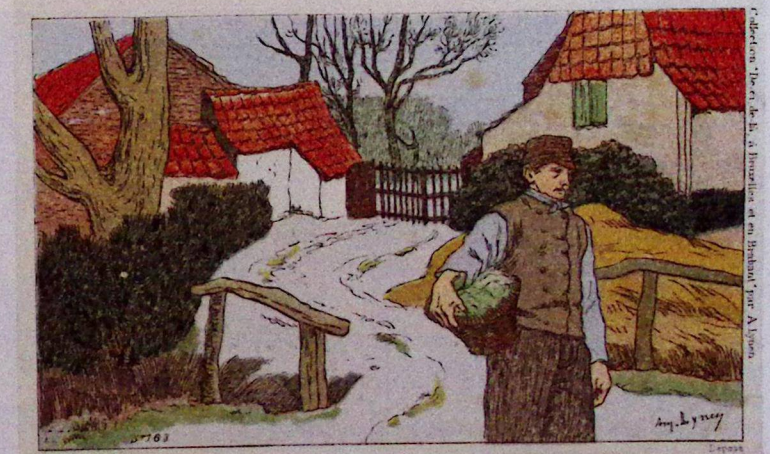
N° 158. Poste Centrale

Chacun pour soi, le cœur pour tous.
« Chère Maman,
Le soleil s'est enfin montré, à Bruxelles. Aux terrasses des cafés de la place de Brouckère, les promeneurs transpirent toutes leurs krieks, tous leurs lambics. Dommage que, écrasant les conversations, des automobilistes, tous les jours plus nombreux, s'en viennent pétarader à nos oreilles. Ces gens-là font peur aux oiseaux. Il faudrait leur interdire de descendre en ville. Je t'embrasse de tout cœur. »



N° 163. Maraîcher à Ganshoren

Il y a loin de la ferme au marché matinal mais la recette mérite le déplacement. Deux choux, trois salades, une poignée de radis. Le gain sera substantiel et le « spoûrpot » résonnera joliment lorsque d'autres pièces de nickel s'en iront rejoindre celles qui y dorment déjà. A chaque époque son Loto et celui-ci n'est pas le plus aléatoire.



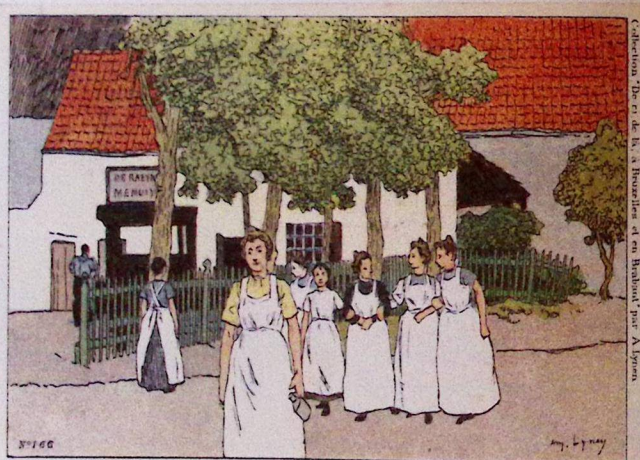
N° 165. Artilleurs

Il en faut. Même s'ils n'artilleront jamais. Ainsi en ont décidé les hommes qui surent toujours heureusement compenser les accès de mauvaise conscience du soldat par la rutilance de l'uniforme sous lequel ils prirent soin de le cacher. Son prestige ainsi assuré, il ne lui reste qu'à déambuler par les rues de la ville où l'on ne manquera pas de se retourner sur sa mine fière et le nombre de ses galons.



N° 166. Ouvrières à Aa (Anderlecht)

Elles vont bras-dessus bras-dessous et de leurs coudes ainsi accrochées elles forment une jolie chaîne d'union, celle sans laquelle la condition d'ouvrière se viderait de sa substance. Demandez-leur si elles sont heureuses, elles vous répondront que oui. C'est qu'elles n'ont pas vingt ans et que les grandes souffrances de la vie sont encore à venir. Leur tablier, leurs intentions sont purs, immaculés. Leur sourire, radieux. Leurs rêves, un peu fous. N'allez surtout pas leur rappeler que la réalité sait se montrer dure. Elles s'en apercevront toujours assez tôt.



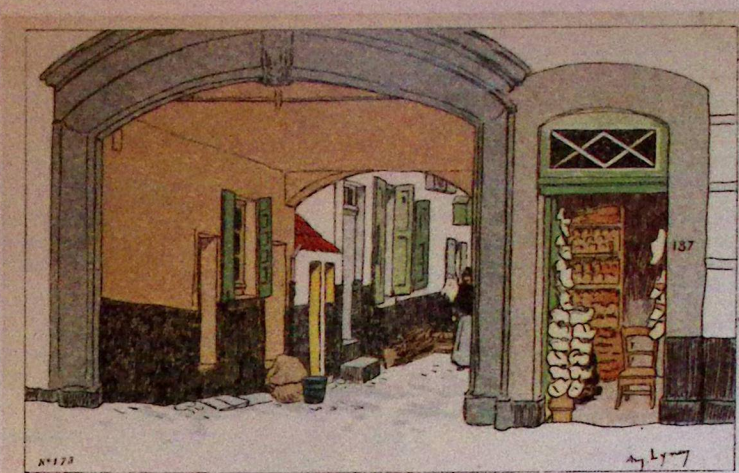
N° 167. Rue du Miroir. Le Fagotier

Pour lui, tout fait fagot à la scie : branches mortes, portes mortes, chaises mortes. Un jour viendra où ses genoux, son dos refuseront de plier encore. Sa femme l'enverra au dispensaire où le « docteur » lui dessinera une belle ordonnance dont il ne saura que faire. Il attendra que ça passe puis retournera à sa scie qui se remettra à geindre.



N° 173. Bruxelles. Rue Hérès

Impasse pittoresque d'autrefois, où es-tu à présent? Toujours au même endroit, ouvrant sur la rue de la Senne à un bout – à un jet de salive de la porte d'Anderlecht –, butant contre le tracé de la rue du même nom, à l'autre extrémité. Sans doute ai-je perdu, sur mon soc, mes alignements de sarrots, mais quoi : on ne peut pas être et avoir été, dans cette bétonique cité plus impatiente à se débarrasser de ses venelles qu'un indien à se débarrasser de ses moues.



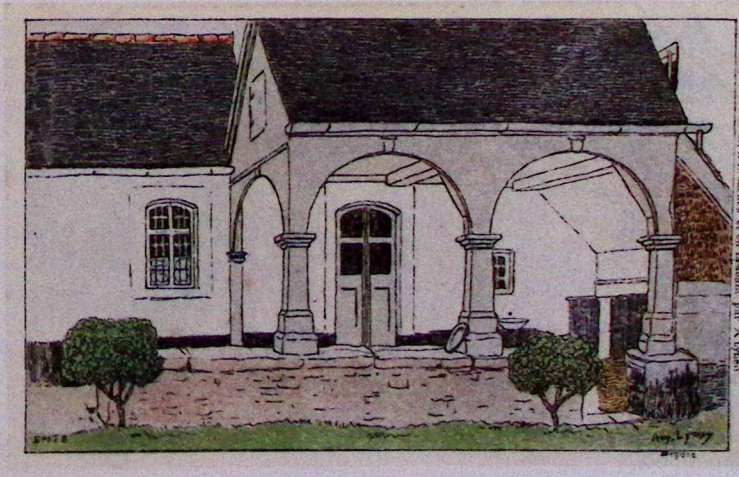
N° 176. La Senne à Molenbeek-Saint-Jean

Ou quand Bruxelles jouait les Venisettes du Nord. Tout de même : ces gouttières accrochées par-dessus l'onde glauque par où s'échappaient ordures ménagères et petites et grandes misères étouffent en nous toute velléité de nostalgie. La poésie s'accommode mal de Nausée.



N° 178. Louvain (Hôpital)

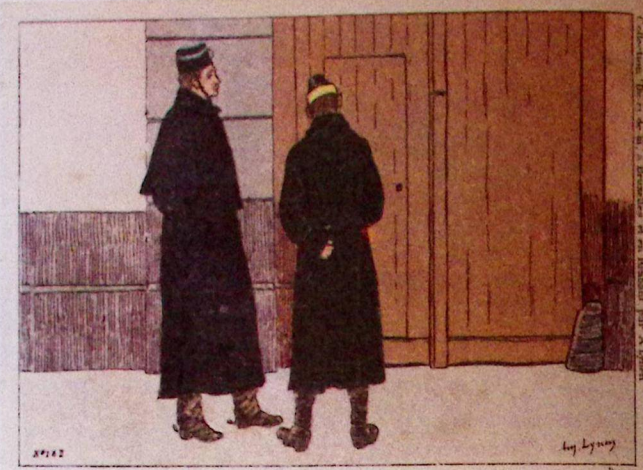
Les lazarets ne manquent pas dans l'univers iconographique de Lynen. Quiconque y verrait trace de morbidité ferait peu de cas de son amour forcené de la quiétude. Et quoi de plus taiseux que les pierres qui enserrent les hommes en perdition, même si, au-delà, elles crient en silence.



N° 182. Devant la Boulangerie militaire

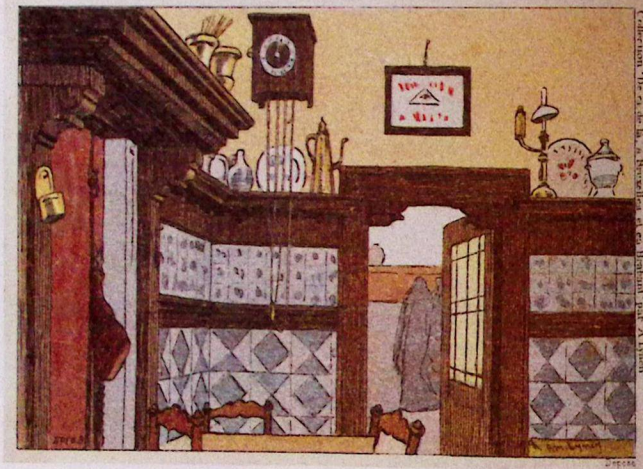
Avant l'heure, ce n'est pas l'heure.

Couque au beurre? Pistolet? Cramique? Baulus? Non, Messieurs les civils, nous ne mangeons pas de ce pain-là. Le nôtre a cette couleur de novembre qui fait que les petits déjeuners se suivent et se ressemblent obstinément. Il ne faudrait pas confondre Caserne et Carlton.



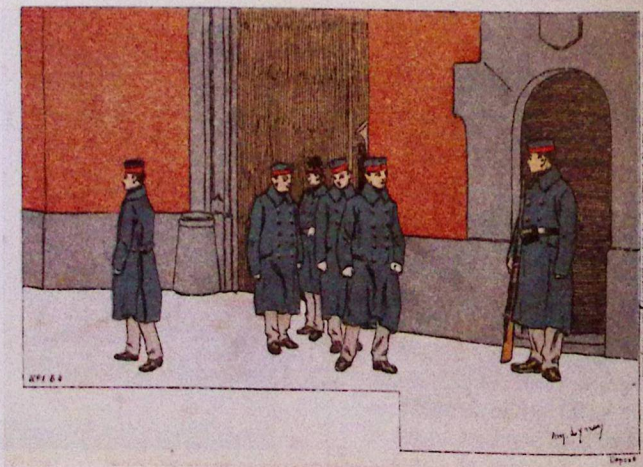
N° 183. Bruxelles. Cabaret « Aux Trois Couleurs »

Ex-« Mont-Thabor ». Précieux témoin du passé. Construit en 1699 par F. Timmermans, maître-menuisier, et P. de Roy, maître-maçon, pour le compte du sieur Van de Putte, propriétaire. Où? Au coin de la Grand-Place et de la rue des Chapeliers. Quatre ans plus tôt, l'artillerie lourde du maréchal de Villeroi s'était chargée de raser notre « plus beau théâtre du monde ». Quelques lambris, des alignements de carreaux de céramique, une crémaillère au repos : les bruits de la guerre ne pénètrent pas ici.



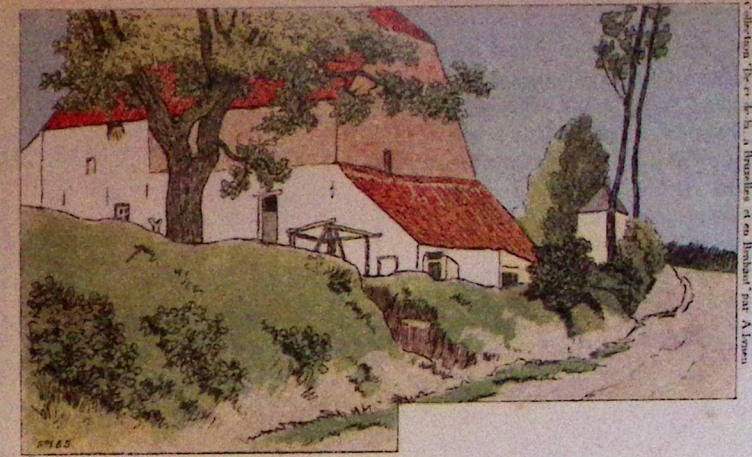
N° 184. A l'heure de la sortie (Petit-Château)

Bleus, novices, néophytes, blancs-becs, débutants. Candides, ahuris, empruntés, patauds, ballots, empotés, lourdingues, patates. Maladroits, étourdis. Décontenancés, désarçonnés. Nigauds. Ça ira mieux dans quelques jours. Quand d'autres nouvelles recrues arriveront au Petit-Château. Bleus, novices, néophytes, blancs-becs...



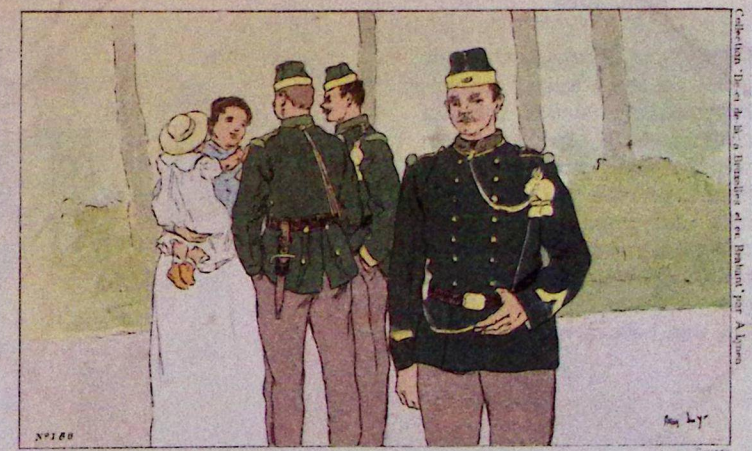
N° 185. Wezembeek

Sur le chemin montant, tortueux, balaisé. Six forts chevaux tirant la coche sont peut-être passés par là encouragés à la tâche par quelque mouche providentielle. Et le paysage est retourné au silence, au vide, à la sérénité. Et les feuillages sont redevenus immobiles. Et la poussière est retombée au sol. Et Lynen s'est remis au pinceau.



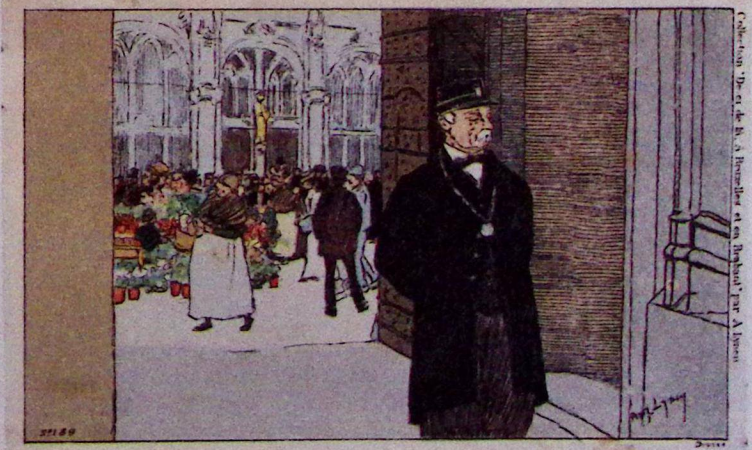
N° 186 Carabiniers et nounou

Le repos du guerrier. Une chose est de conquérir des terres, une autre de conquérir un cœur qui hésite. « Am, stram, gram, pique et pique et colégram... » A mesure du choix, le nombre de dilons pèse lourd dans la balance. Mieux vaut un sergent sans moustache qu'un caporal avec. Après tout, rien ne presse.



N° 189. Guide dans l'Hôtel de Ville

Sur son dos, Bruxelles achève de brusseler. Le pavé de la Grand-Place appartient encore aux fleuristes. Le jour n'est pas loin où il leur faudra se serrer les coudes et céder l'espace aux rutilances autocaristes. Et notre guide speakera english, sprichtdeutsch, hablara español, parlara italiano. Et tous les hommes seront frères. Et la Paix régnera sur le monde.



N° 193. Ganshoren-Printemps

On les nomme d'abord bicoques, chaumières, masures, cahutes. On les laisse se tasser sur elles-mêmes jusqu'à s'affaisser pour de bon. On les remplace alors avantageusement et les voilà H.L.M., immeubles-tours, grands ensembles. Et Ganshoren cesse d'être à la campagne. Parce que la ville a quitté la ville.



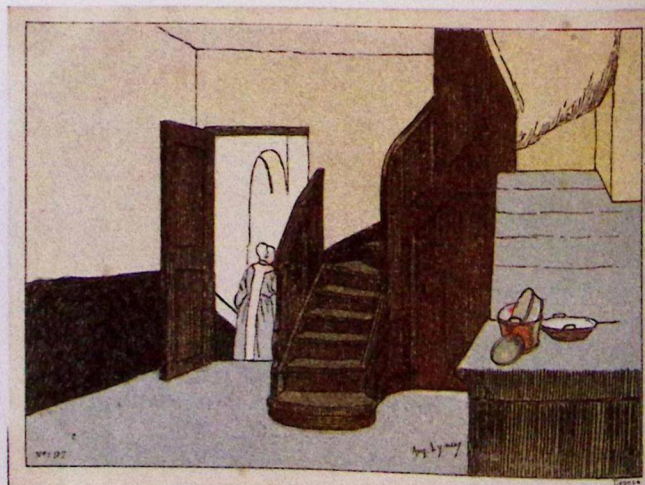
N° 196. Grenadiers permissionnaires

Ceux-là ont franchi le corps de garde de haute lutte : godillots impeccables, boutons rutilants, calot immaculé, épaulettes bien coiffées. Bons pour la liberté. Seulement voilà : de quoi emplir cette parenthèse qui ne soit du déjà vu, du déjà bu, du déjà parcouru? Où aller où l'on ne soit déjà allé? Quand donc l'aventure sera-t-elle au coin de la rue?



N° 197. Louvain. Hôpital

Ici, tout craque : articulations, escaliers, espérances. Ici, tout est verrouillé : le bois, les forces, les journées. Jusqu'à la palette de Lynen qui perd ses belles couleurs.



(9) Voir également « Brabant Tourisme », numéro spécial 3-4/1982, pages 65 à 72, n° 6/1982, pages 33 à 40, n° 3/1983, pages 33 à 40, n° 6/1983, pages 33 à 40, n° 2/1984, pages 33 à 38, n° 4/1984, pages 33 à 40, n° 6/1984, pages 33 à 40, ainsi que le n° 2/1985, pages 33 à 40.

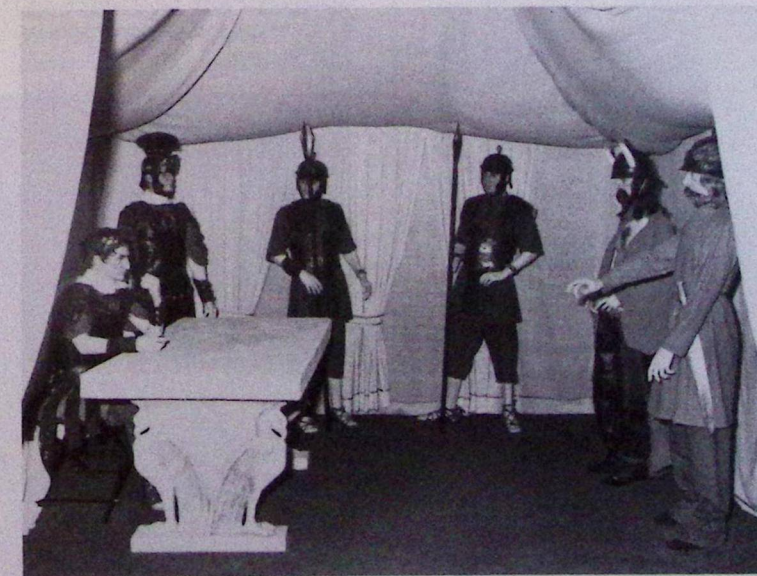
Historium...

Un musée de cire au cœur de Bruxelles

par Myriam LECHENE

Depuis mars dernier, le Musée de Cire nous a ouvert les portes de son univers fascinant. C'est un havre de paix où l'on peut traverser le temps en toute sérénité. Je me suis promenée dans ses couloirs comme dans un rêve.

L'enchantement commence. Nous sommes en 57 avant Jésus-Christ. Jules César vient de pénétrer sur nos terres; l'aigle romain reçoit sous sa tente nos redoutables chefs gaulois : Boduognat (chef des Nerviens) et Ambiorix (roi des Eburons) dans une rencontre imaginaire destinée à nous présenter les illustres adversaires en un seul tableau. César, entouré de son lieutenant et de deux légionnaires, fait face à ses ennemis avec une morgue superbe.



La guerre des Gaules. César, son lieutenant et deux légionnaires face à l'ennemi : Ambiorix et Boduognat.

A quelques siècles de là, Charlemagne, enfoncé dans une solitude soucieuse, ressemble à un poète surpris par une nuit d'insomnie. Nous sommes loin du grand Conquérant qui franchit les Pyrénées pour repousser l'invasion islamique. Le Charlemagne qui nous est présenté ici est le héros légendaire des premières Chansons de geste, l'Empereur à la barbe fleurie (il était glabre, comme tous les princes francs). Le regard s'échappe au-dehors par la croisée, une ville encerclée de remparts s'éveille doucement dans la clarté hésitante du petit matin. Il est temps de partir.

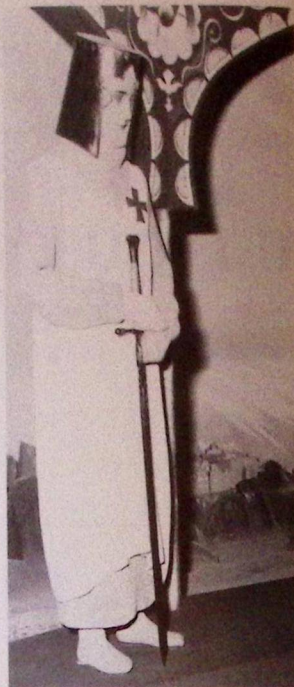
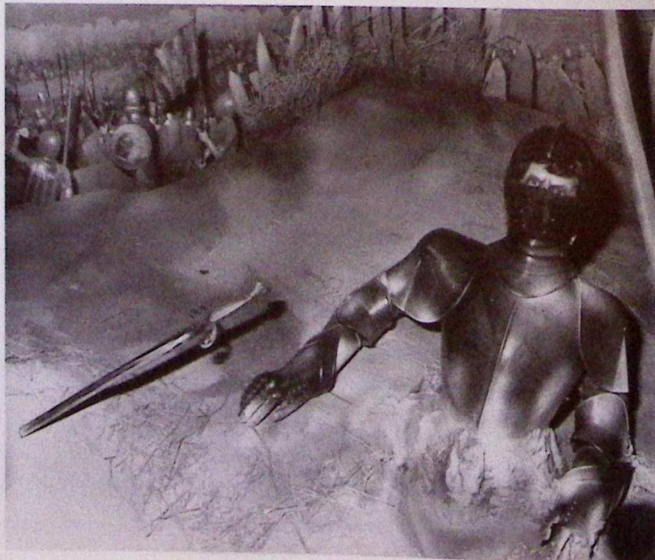


Charlemagne ressemble à un poète surpris par une nuit d'insomnie.

Nous arrivons sur les terres de Palestine au soleil couchant, le vent du soir souffle l'effroi. La Ville sainte apparaît dans le lointain. A l'aube de ce jour de grâce 1099, trente mille Croisés forcèrent les remparts de Jérusalem en un assaut sanglant. Dans ce

désert de quartz rose, un homme se tient debout : Godefroid de Bouillon, paré de la tenue des Croisés. Il se détourne résolument de ce décor surnaturel né de l'imagination débordante de Jean-Paul Wanyberg, comme il se détourna jadis du titre de roi de Jérusalem pour n'accepter que celui de défenseur du Saint Sépulcre.

Mon attention est soudain attirée par un bruit de mêlée, je trouve nos Communiens flamands aux prises avec les troupes de Philippe le Bel. La rencontre a lieu sous les murs de Courtrai, dans la plaine de Groeninghe, le 11 juillet 1302. C'est sur ces terres fangeuses que se déroula la célèbre Bataille des Eperons d'Or où la chevalerie française s'enlisa. Un homme portant l'armure s'enfonça dans la glèbe, c'est Robert d'Artois, cousin de Philippe le Bel. Il y a en lui une telle force pour résister à l'enlèvement qu'il a l'air d'un ressuscité. On dirait la statue du Commandeur! A ses côtés, se dresse le victorieux Pierre de Coninck, indifférent au sort de son malheureux ennemi.



La première Croisade. Godefroid de Bouillon songe à sa terre natale qu'il ne verra jamais plus.

La bataille des Eperons d'Or où la chevalerie française s'enlisa.

Nous voici à la Cour de Bourgogne, dans un palais d'une somptueuse féerie, réalisé par Marie Desbarax. Trois arcades blanches d'or sur fond d'azur se multiplient dans un jeu de miroir. Les arches décorées aux trois couleurs de Bourgogne évoquent la fête céleste peuplée de constellations telle qu'elle est représentée dans le calendrier zodiacal des « Très Riches Heures du duc de Berry » des frères de Limbourg. Philippe le Bon, ce grand prince, à la beauté altière, reçoit le chroniqueur Philippe de Commines. Le duc porte le collier de l'Ordre de la Toison d'Or, symbole de fidélité à la Maison de Bourgogne. A ses côtés, le chancelier Rolin et la très austère Isabelle de Portugal, serrée à l'ouïe dans une robe noire bordée d'hermine. Le front rasé, les cheveux tirés soigneusement, le hennin lui donnent un air si prude. On sait pourtant que la Cour de Bourgogne avait le goût des fêtes éclatantes et des divertissements fastueux. La scène représentée ici nous restitue admirablement bien la mode de l'époque qui était d'une fantaisie sans retenue; elle nous permet d'en observer tous les caprices. La mode masculine était aux pourpoints, largement embourrés aux épaules, terminés par une jupe bordée de fourrure, aux longues manches pendues, aux chaussures à poulaine dont la pointe relevée faisait songer à des babouches de Sultan. Ces chausses extravagantes, taillées dans du cuir souple, pouvaient atteindre deux à trois fois la longueur du pied, suivant le rang de leur propriétaire. On enfilait par-dessus des socques de bois qui protégeaient la chaussure de la fange des chemins. La coiffure « coupe à la jatte » complétait merveilleusement bien l'originalité du



Philippe le Bon et la Cour de Bourgogne.

tableau. Les femmes se couvraient le chef du vertigineux hennin qui les faisait ressembler à des mages. Elles se paraient de longues traînes et de ceintures à grelots. Leur tenue était tout à la fois austère et d'une imagination débordante.

La scène suivante illustre le rayonnement de nos Provinces à travers le temps. Charles Quint vient d'abdiquer en faveur de son fils Philippe II avant de se retirer dans le monastère de Yuste en Espagne. A ses côtés, trône Marie de Hongrie, sa sœur bien aimée. Il est entouré d'Humanistes et de Scientifiques qui incarnent l'esprit de la Renais-

sance : Vésale, Dodonée, Mercator, Plantin, Erasme. Un ambassadeur turc rappelle la puissance de l'Empire ottoman dans tout le bassin méditerranéen. Ce personnage est la reproduction exacte d'une tapisserie qui se trouve à l'Hôtel de Ville de Bruxelles. L'époque de Charles Quint est une des périodes fabuleuses de l'Histoire de l'Homme : voyageurs, astronomes, médecins, artistes, érudits, se consacrent à une même quête de la « Connaissance ». Léonard de Vinci vient de mourir, Magellan a fait son premier périple autour du monde, Luther publie ses grands écrits réformateurs,

Abdication de Charles Quint. L'Empereur est entouré de grands hommes qui ont marqué le siècle : Erasme, Mercator, Plantin, Dodonée, Vésale.





Une rencontre inattendue. Le duc d'Albe restera-t-il de cire?

les idées changent. Mais certains « grands » ne sont pas favorables au changement des idées, l'Inquisition se dessine dans le doux visage de ce jeune homme qui reçoit le pouvoir des mains de son père. Philippe II, Espagnol dans l'âme, sera un souverain absolu. Avec lui, régneront les Placards, les troubles et la terreur amenée sur nos terres par l'implacable duc d'Albe.

Le voilà ce duc d'Albe, un très bel homme en habit noir (si on en croit Madame de Wee, l'habile sculpteur qui a redonné vie à ces grands personnages), orgueilleux et froid qui contemple son forfait d'un air hautain. Les pauvres têtes ensanglantées des comtes d'Egmont et de Hornes sont embrochées sur une lance rouge. La scène effroyable se reproduit dans les miroirs comme un écho qui se répète à l'infini. Je quitte hâtivement ce bel homme avant qu'il ne me fasse perdre la tête.

J'arrive dans la chaude atmosphère d'un intérieur bourgeois, nous sommes à Bruges en un siècle de prospérité. L'Archiduc Albert se tient affectueusement derrière sa femme, l'Infante Isabelle; son visage est illuminé par un air de douceur et d'intelligence. Le grand maître flamand, Pierre-Paul Rubens s'apprête à en faire le portrait. Jérôme Duquesnoy vient y présenter son Manneken Pis tandis que le père Verbiest rêve à la Chine lointaine où il fut envoyé comme missionnaire. Invité à la Cour de Chine, ce petit Jésuite, passionné de mécanique, fit mouvoir pour la première fois dans l'histoire de l'automobile un véhicule se déplaçant par lui-même. Stevin, l'inventeur du calcul d'intérêt, se tient modestement à l'arrière.

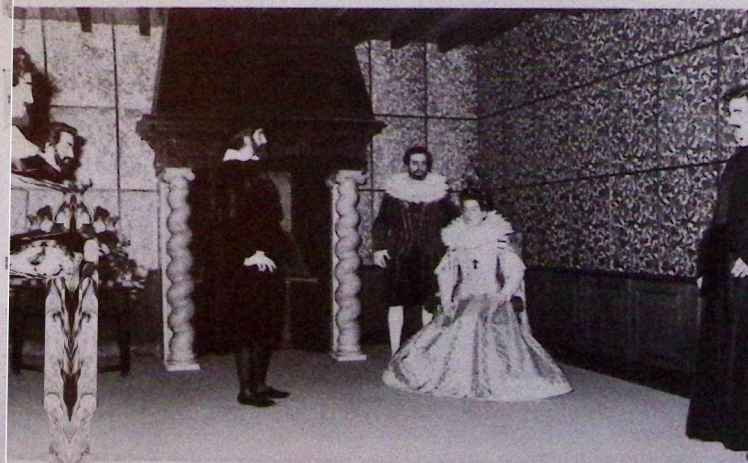
Fi r l'austérité, nous voilà con-
viés dans le somptueux palais de
Charles de Lorraine. La table est
Ch drn esée dans un superbe salon
Les a XV qui s'ouvre sur un jar-
din à la française. On attend les
derniers invités; les couverts en
or sont curieusement tournés
vers les convives. Les agrumes,
symboles de richesse, trônent au mi-
lieu de la table, apportant une
note de couleur. Nous sommes à
l'époque de divine galanterie
et de haut raffinement. Notre
bien aimé Gouverneur s'entre-
tient avec l'Ambassadeur d'Au-
triche, le comte de Cobenzl et le
légitime prince de Ligne, brillant
cité dont les écrits furent appré-
ciés dans toutes les Cours d'Eu-
rope. Trois gracieuses dames ho-
norent le salon de leur présence :
Mademoiselle de Walkiers, fille
d'un banquier, Mademoiselle
de Hannetaire, une des filles du
Directeur d'Opéra; elle émut
Charles de Lorraine et séduisit le
prince de Ligne, et Mademoisel-
le de Murray, qui écrivit des
romans, fille d'avocat et maîtresse
de Cobenzl. Ceci pour sacrifier
à ceux ragots fort prisés dans les
salons. Leurs robes de soie déli-
catement décolletées nous éloi-



Une réception à la Cour de Charles de Lorraine. Illustre l'esprit et l'élégance qui anima le XVIII^e siècle.

gnent de l'austérité de la mode espagnole. Le décor en trompe-l'œil d'Eric d'Huart donne au tableau un charme printanier.

1830, la révolte gronde. Bruits de barricades, Muette de Portici, nous voilà plongés au cœur des Journées de Septembre. Reconnaissable entre tous, Charlier Jambe de bois caresse les Hollandais à coups de canons, à coups de pavés, dans un beau décor de polyuréthane expansé. Les arbres du parc de Bruxelles frissonnent sous les boulets et



Le règne des Archiducs Albert et Isabelle.



Léopold I^{er}.

1830. L'attaque du parc de Bruxelles menée par le fameux Charlier Jambe de bois.

sous le pinceau nerveux de Jean-Paul Wanyberg qui nous en fait un paysage à la Giorgione. Nul doute que cet artiste est d'un tempérament passionné, toute la nature palpète de ses rêves insensés. L'ennemi est refoulé, le drapeau belge flotte victorieux par-dessus la ville. Léopold I^{er} et Louise-Marie attendent gentiment leur tour pour rentrer dans notre histoire. Léopold est représenté en tenue d'apparat tel que le vit le peintre Winterhalter.

Une génération plus tard, Léopold II, son grand garçon, grand Roi, grand aventurier, fera de grandes choses. Il nous léguera

Louise-Marie, première reine des Belges.



le Congo, les grandes avenues, le Musée d'Afrique centrale et le Palais du Cinquantenaire. Nous le voyons ici en conversation avec Stanley, l'explorateur anglo-américain, qui va concrétiser ses rêves de conquête, et les architectes Horta et Van de Velde, les pionniers de l'art nouveau. Le tableau très dépouillé qui nous est présenté ici se prolonge par une superbe fresque reproduisant les formes onduoyantes des rampes d'escalier de la Maison Horta. Il manque à cette scène le décor sonore. Le



Léopold II reçoit Stanley, Horta et Van de Velde, trois hommes qui l'ont aidé à matérialiser son idéal.

son apporte un climat, une dimension, un « extérieur » qui nous engage émotionnellement.

Un bruit de rail; nous pénétrons dans l'univers sombre des mines où une pauvre famille recueille le minerai noir. Le canari est présent; c'est grâce à lui qu'ils espèrent déceler à temps les fuites de grisou.

Encore des jours sombres. Albert I^{er} et le Général Leman se sont enfoncés dans les froides tranchées de l'Yser, partageant le

social misérable de leurs armées. Des rats leur passent furtivement entre les pieds; ils témoignent des conditions de vie dans ces tranchées. Le masque à gaz évoque la guerre chimique. Au loin, s'élevait un paysage désolé, comme si la nature avait fait son deuil.

La guerre nous laisse enfin un peu de répit. Nous allons nous installer sous les tonnelles auprès de notre douce reine Astrid. Elle est assise, tout de blanc vêtue, dans un fauteuil Louis XV garni de soie mauve qui répond merveilleusement bien aux tons violacés des glycines. Un charmant bassin d'eau nous donne une délicieuse sensation de fraîcheur.



Dans l'atmosphère sombre d'une mine.



Albert I^{er} et la guerre 14-18.

Hélas, il n'y a pas de paix bien longue. Le tir continu des mitrailleuses nous enlève à cette douce quiétude. Cette scène illustre la dernière grande offensive nazie, que nous met en présence de von Rundstedt, chef des armées allemandes à capote sombre et revers rouges, qui nous regarde sans douceur et le général Mac Auliffe, défenseur américain de Bastogne; il porte au creux des joues le pli de celui qui sourit aisément.

Après nous avoir régales des douceurs sensuelles de sa palette pour illustrer les serres de Lae-

ken, Eric d'Huart nous plonge dans ses visions apocalyptiques de la guerre qu'il évoque avec l'énergie d'un Turner. Ses sapins noirs se dressent sous un ciel de lave en une vision grandiose et tourmentée.

Après la guerre, la paix. L'homme se retrouve face à lui-même. Nous pénétrons dans l'univers fantastique de la Science, dans un décor futuriste, un monde vierge vers lequel l'Homme peut encore porter ses rêves. Et Dieu sait jusqu'où l'aventure spatiale nous mènera!

Léopold III s'est entouré de chercheurs de tous les temps, de ces hommes au front haut, à l'œil brillant d'intelligence et de bonté. Quetelet porte son regard vers Rhéa, un des satellites de Saturne qui apparaît dans le fond de la scène comme un rêve fantastique. Le chanoine Lemaître se penche ébahi vers ce monde fascinant. Solvay pose amicalement la main sur l'épaule d'Empain. Gramme a un regard songeur. Cockerill, Prigogine, prix Nobel de Chimie, Claude et de Duve, prix Nobel de Médecine, Bordet, Heymans, Baeckeland, sont également présents dans cette savante assemblée.

Dans le cabinet d'amateur se sont réunis comme dans un au-delà les grandes figures de notre peinture: Jean Van Eyck, semblable au personnage du tableau des Arnolfini; Bruegel l'Ancien dans sa tenue de paysan; Van Dyck, paré d'un somptueux vêtement de satin rouge bordé de dentelles; Ensor le fantasque,



Ci-dessus : une dame au charme particulier : la reine Astrid.

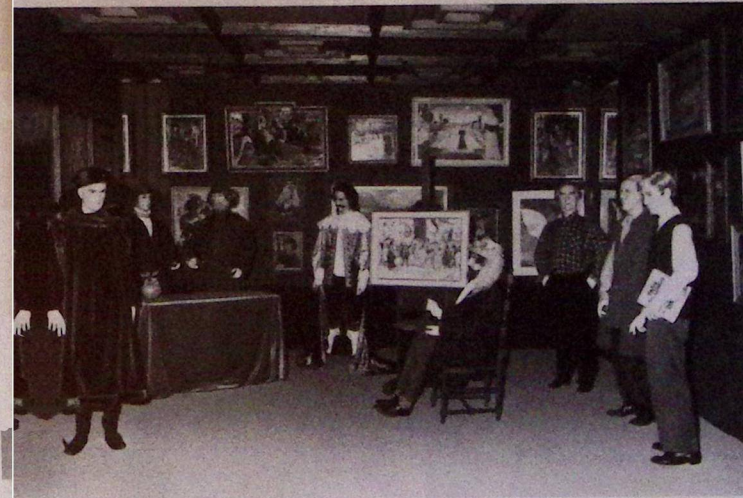
Ci-contre : la bataille des Ardennes (détail) : le maréchal von Rundstedt, chef des armées allemandes.



une plume rose à son chapeau; Permeke, notre expressionniste flamand; Delvaux qui offrit sa cape au musée et enfin Hergé, vêtu d'une chemise et cravate qui lui ont appartenu. L'univers de Magritte est évoqué par une pomme verte posée sur un coin de table.

Nos grands musiciens sont rassemblés autour de la reine Elisabeth. Le regard gracieux de la vieille dame est empreint d'une chaleureuse bonté. Grétry écoute son ami Franck à l'épINETTE; Lassus, Van Campenhout, Ysaye, Sax, tous nos grands musiciens belges sont présents et bien sûr, Brel. Notre célèbre chanteur a l'air d'un gamin frondeur; sûr qu'il s'apprête à fustiger nos mœurs de petits bourgeois.

Et voilà, le merveilleux périple se termine. Ce musée de cire est une source féconde pour l'imagination des enfants et pour ceux qui le sont restés; une façon agréable de s'intéresser à l'histoire de notre pays. Les scènes défilent, l'une après l'autre, nous faisant entrer dans l'intimité de ces princes qui ont fait notre histoire. Tout est fait avec un goût parfait et une précision de miniaturiste par Inca Beaufort, l'inspiratrice de cet ambitieux projet, qui a relevé le défi, aidée de ses fils et artistes de talent :



La reine Elisabeth, rayonnante, entourée de ses artistes favoris : les musiciens.

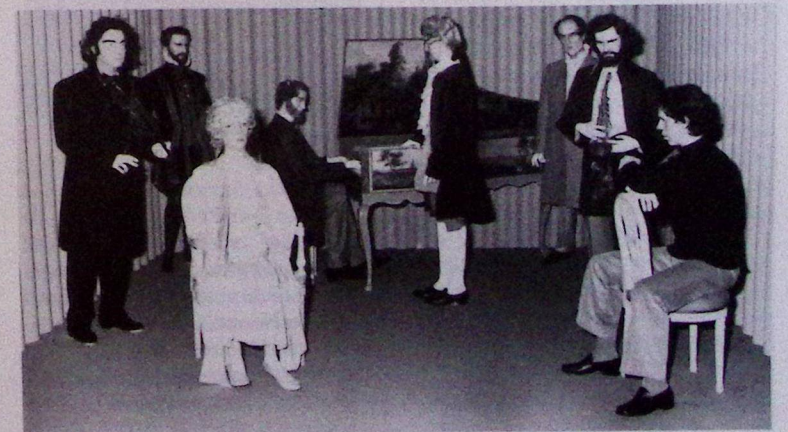
renseignements pratiques :
ouvert tous les jours de 10 à 18 heures. Le dimanche : de 14 à 18 heures. Prix d'entrée : 1000 francs. Pour les groupes de plus de vingt personnes : 75 francs. Enfants de moins de 6 ans : gratuit. Adresse : Anspach Center, 1^{er} étage, boulevard Anspach 36 - 1000 Bruxelles.



Léopold III entouré de savants qui ont contribué au progrès de la Science.

Le cabinet d'amateur : Van Eyck, Memling, Bruegel l'Ancien, Van Dyck, Ensor, Permeke, Delvaux et Hergé.

Sculpteur : Elisabeth de Wee dont la sensibilité pleine de tendresse n'a pas pu s'écarter de son idéal de beauté. Tous ses personnages sont beaux, beaux dans leur grandeur et leur dignité. Leurs yeux sont de véritables prothèses médicales, les cheveux et les sourcils sont naturels. Le corps est en polystyrène. Madame de Beaufort s'est livrée à une alchimie savante pour donner à la cire le ton qui se rapproche le plus de la chair. Tous les détails de décor et de costume furent étudiés avec beaucoup de soin. **Décor :** Eric d'Huart, Jean-Paul Wanyberg, Marie Desbarax, André Soler, Didier Van Ruyschevelt. **Réalisation :** Madame Van Damme et Madame De Maet. **Perruques :** Léon Vandenbossche. **Maquillage :** J.P. Finotto.





Un dépliant consacré à Walhain

Notre Fédération a voulu s'associer étroitement aux manifestations du 10^e Anniversaire des Relations Wallo-Américaines organisées aux U.S.A., en juillet dernier, par l'a.s.b.l. « Wallonie-Wisconsin » dont le secrétariat est situé à Walhain en Brabant wallon, en éditant un attrayant dépliant, conçu spécialement pour cette occasion, destiné à présenter la commune de Walhain aux wallons américains.

C'est pourquoi ce document est publié en français et en anglais mais aussi – c'est une première pour notre Fédération – en wallon, langue qui reste vivace aux Etats-Unis et qui est d'usage lors des retrouvailles entre « cousins ».

Il comprend une présentation générale de la commune, une notice historique sur l'émigration et la description des géants locaux « D'Jonsef d'Amérique » et « Quiquine del vi tchestia » qui furent les ambassadeurs de Walhain et qui accompagnèrent la délégation wallonne qui participa aux festivités aux U.S.A.

Tiré à 5.000 exemplaires, ce dépliant fut distribué lors des cérémonies au Wisconsin, dans la région du lac Michigan en même temps que nos publications générales sur le Brabant wallon.

Il servira bien entendu égale-

ment pour nos besoins en Belgique et est disponible en nos bureaux et auprès de l'a.s.b.l.

« Wallonie-Wisconsin », rue de l'Amende 12 à 5865 Walhain – Tél. 010/65.66.23.



Notre objectif a saisi pendant son allocution M. Jacky Marchal, député permanent, vice-président de notre Fédération. A ses côtés, M. André Flahaut, M^{me} Claude Rothier-Boels, député permanent, vice-présidente de notre Fédération et Messieurs Yves Bauwens, secrétaire de « Wallonie-Wisconsin », Gilbert Menne, directeur de la Fédération Touristique du Brabant, et Raymond Nevers, bourgmestre de Grez-Doiceau.

Réédition de la « Promenade à Louvain-la-Neuve » entièrement mise à jour.

Coédition de notre Fédération et de l'Université Catholique de Louvain, ce dépliant descriptif de la promenade pédestre balisée (6,5 km) au cœur de Louvain-la-Neuve, permet aux piétons de découvrir tous les attraits de la cité universitaire.

Premier circuit pédestre créé en Brabant wallon, en 1978, et sui-

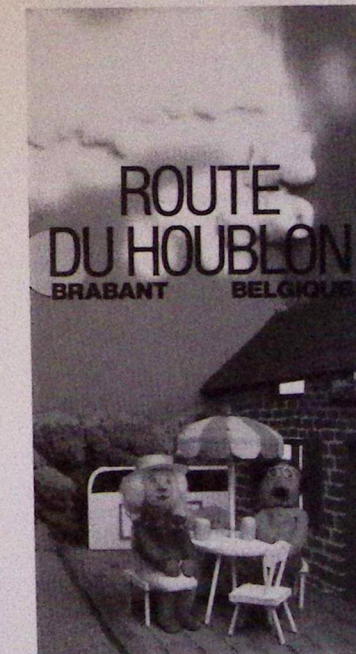
vi, depuis, de plus de 600 kilomètres de promenades fléchées dans l'arrondissement de Nivelles, cette promenade a été largement modifiée en tenant compte de l'évolution et de l'extension de la ville.

Tiré à 5.000 exemplaires en français et 2.000 exemplaires en néerlandais, ce dépliant, abondamment illustré et enrichi d'une carte-repère, comblera d'aise tous les étudiants, les nombreux amateurs de promenades pédes-



C'est dans cette région que la Fédération Touristique du Brabant a créé, en 1975, la « Route du Houblon » qui a fait l'objet, à l'époque, d'une plaquette explicative aujourd'hui épuisée.

Outre les divers monuments et curiosités qui jalonnent ce plaisant circuit de 75 km et qui sont décrits, de pertinente façon, la brochure donne un aperçu de la culture du houblon et cite les différentes brasseries installées le long du parcours avec une notice explicative sur les bières qui y sont fabriquées. Elle propose, en outre, trois promenades pédestres respectivement à Asse, Affligem et Mollem.



La version originale de ce petit guide pratique, d'une présentation très agréable, est l'œuvre de Bert Van Kerckhove, secrétaire, chargé de direction de la « Toeristische Federatie van Brabant », mais qui est aussi et surtout l'un des chantres contemporains de notre merveilleux plat pays, dont il semble avoir pénétré les moindres secrets. L'adaptation française est signée Georges Renoy, homme de lettres, écrivain du tourisme et collaborateur émérite, depuis plus de 20 ans, de notre revue. Cette double signature est une double garantie d'un travail de qualité, tant sur le plan littéraire que scientifique.

La brochure « La Route du Houblon » peut être acquise, au prix de 30 F, au siège de la Fédération Touristique du Brabant, Communauté néerlandaise, rue du Marché-aux-Herbes 61 à 1000 Bruxelles. En cas d'envoi par la poste, ce montant, majoré de 16 F pour couvrir les frais d'expédition, peut être versé au C.C.P. n° 000-0057401-74 de la Fédération Touristique du Brabant.

Une toute nouvelle brochure, d'une teneur de 40 pages, enrichie de nombreuses illustrations et de plusieurs cartes, vient d'être éditée par les soins de la Fédération Touristique du Brabant, Communauté néerlandaise.

ainsi que les milliers de touristes qui, chaque année, sillonnent les rues de la pimpante cité universitaire. Il est vendu au prix de 20 F en nos bureaux, 61, rue du Marché-aux-Herbes à 1000 Bruxelles, au Syndicat d'Initiative d'Ottignies-Louvain-la-Neuve, avenue des Combattants 32 à Ottignies (tél. 010/41.27.40) et au R.E.U.L., place de l'Université 1 à Louvain-la-Neuve (tél. 010/43.21.11).

Important : en cas d'envoi par la poste, ce montant de 20 F, majoré de 16 F pour couvrir les frais d'expédition, peut être versé au C.C.P. n° 000-005776-07 de la Fédération Touristique du Brabant.

La Route du Houblon

Contrairement à l'opinion courante, la Flandre Occidentale et plus spécialement la région de Poperinge ne détiennent pas le monopole de la culture du houblon, bien que cette contrée représente à elle seule plus de 70 % de la production nationale. Ce privilège, elle le partage avec la Flandre Orientale (environs d'Alost) et le Brabant où la culture est localisée dans la zone Asse-Hekelgem-Opwijk et occupe quelque 130 hectares soit plus ou moins 17 % de la production totale du pays.



« La forêt, sa flore, sa faune, sa gestion »

Cet ouvrage, récemment sorti de presse, est destiné à tous ceux qui souhaitent identifier les arbres, les plantes, les fleurs, les insectes, les oiseaux, les reptiles et les mammifères et suivre leur évolution et leur comportement dans une de nos forêts, en l'occurrence, le Bois de Lauzelle, un des derniers lambeaux de cette immense forêt charbonnière qui, au haut Moyen Age, couvrait encore une grande partie de la région située entre la Dendre et la Néthen. Il est, en effet, heureux qu'aux abords d'une ville nouvelle, en l'espèce, la cité universitaire de Louvain-la-Neuve, un espace vert puisse accueillir sous ses frondaisons tous ceux qui cherchent un lieu de détente, de calme, de repos, de solitude ou de réflexion, en d'autres termes, tous les amoureux de la nature. Mais nous sommes de plus en plus nombreux à vouloir franchir un pas supplémentaire, à voir dans la forêt un milieu de vie en perpétuelle évolution et à percevoir le mécanisme des biocénoses qui la composent.

Dans ce livre, un professeur de sylviculture, un professeur d'écologie et une équipe de chercheurs, dont ils se sont entourés, guident cette démarche en mettant leur savoir à la portée de ceux qui désirent apprendre et comprendre les éléments de base de l'écosystème forestier.

Le but de cet ouvrage, d'un intérêt scientifique indéniable, est de montrer par le texte et par l'image, les liens étroits existant entre la forêt et ses origines, les arbres

et leur gestion, la faune et la flore. Œuvre de Pierre André, Ph. Lebrun, E. Gerard et Y. Zeruth, cet intéressant ouvrage a, en outre, le mérite de guider le profane dans l'observation de la nature, de lui faire mieux comprendre la forêt tout en l'aidant à mieux aimer et à mieux respecter nos réserves naturelles.

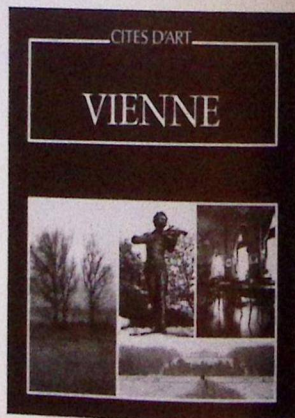
Ce volume fort de 150 pages (format 15 x 22 cm) est agrémenté de plus de 110 figures et dessins. Il comporte, en outre, un index des noms vernaculaires et scientifiques, un glossaire, des cartes et un plan. Edité par l'Office International de Librairie, avenue Marnix 30 à 1050 Bruxelles, il est vendu au prix de 450 F, T.V.A. comprise. Ce montant est à verser au C.C.P. 000-1450847-18.

Vienne

En prenant la capitale de l'Autriche comme sujet du premier volume de leur nouvelle série « Cités d'Art » les Editions Artis-Historia ont fait un choix très judicieux. Vienne est incontestablement une des villes aux patrimoines historique et artistique les plus riches du monde. Capitale originale d'un Empire immense, née de la volonté des Habsbourg, creuset de civilisations et de peuples, elle est le microcosme des cultures germanique, slave, latine et juive.

Daniel Mallinus, auteur du texte et des splendides photographies, a voulu « raconter » Vienne sous tous ses aspects en la présentant en deux parties : les « histoires » et les « visages ». Les illustrations

sont regroupées par thèmes, facilitant ainsi une approche à la fois globale et anecdotique. Un des grands intérêts pour le lecteur est d'y retrouver toute l'histoire tumultueuse de nos régions, liées par le destin à la Maison d'Autriche et d'avoir un aperçu des fabuleuses richesses des musées viennois en trésors artistiques de chez nous, dont la plus belle collection existante de tableaux de Pierre Bruegel l'Ancien et le trésor de l'Ordre de la Toison d'Or, réunis grâce aux empereurs, inlassables collectionneurs depuis le XVI^e siècle, et qui firent de Vienne un musée vivant.



Vienne, c'est aussi le baroque, la musique, la joie de vivre, bref, la célèbre « Gemütlichkeit » qui en font une ville à nulle autre pareille.

A la fois livre d'histoire, livre d'art et guide de tourisme, cet ouvrage remarquable, de haut niveau, est disponible au prix de 225 F et de 500 points auprès des points de vente Artis-Historia.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Vieilles de la Basilique nationale du Sacré-Cœur à Koekelberg - Bruxelles

La Basilique nationale du Sacré-Cœur se dresse sur le plateau de Koekelberg, au nord-ouest de Bruxelles. De quelque côté que l'on découvre cet imposant édifice, ses dômes de cuivre patiné attirent le regard et, la nuit, la lumière qui la domine rappelle encore sa présence.

Elle est en témoignage de reconnaissance du peuple belge pour la victoire issue des conflits mondiaux 1914-1918 et 1940-1945, la basilique est un monument à l'architecture hardie. Pélerins et touristes admirent l'élévation de ses vastes proportions, la belle sobriété de sa décoration extérieure, la finesse de coloris des vitraux et ils s'attachent volontiers à découvrir, du promenoir extérieur, contournant le mur principal, un panorama d'une exceptionnelle étendue.

A l'intention de nos lecteurs qui n'auraient pas encore pénétré dans cet impressionnant sanctuaire, le quatrième du monde par ses dimensions (longueur : 141 mètres; hauteur y compris la coupole terminale : 95 mètres; largeur à hauteur du transept : 27 mètres) nous donnons ci-après quelques renseignements qui les aideront lors de leur visite de ce monument votif.

Les visites guidées de la basilique ont lieu **tous les dimanches et jours fériés** de 14 à 17 h 45, jusqu'au 13 octobre. Elles comportent, en outre, la visite de l'exposition des photos de la



La Basilique Nationale du Sacré-Cœur à Koekelberg (Bruxelles) figure parmi les quatre plus grands sanctuaires du monde.

construction de cet édifice, de la terrasse-promenoir à 53 mètres (magnifique panorama) et de sa coupole à 81 mètres (vue unique sur toute l'agglomération bruxelloise). Accès par ascenseur.

En semaine : pour les petits groupes ou les personnes individuelles, de 10 à 17 heures. Pour les groupes plus importants, uniquement sur demande à introduire 8 jours d'avance. Pour tous renseignements complémentaires, téléphoner au 02/425.88.22.

Vaste parking. Transports en commun : tram 19, bus 20-49-87-A (Aalst).

Un rallye-promenade historique à travers Bruxelles.

Le Rotary Club « Bruxelles-Cou-

denberg » organise, pour la deuxième fois, un rallye-promenade historique à travers Bruxelles. Ce rallye, doté de plus de 100.000 F de prix, se déroule sous les auspices de l'A.S.B.L. « Association nationale d'Aide aux Handicapés » et au profit du « Fonds pour le transport des handicapés physiques dans l'agglomération bruxelloise - HANDITRANS-ROTARY »

Ce rallye-promenade historique peut s'effectuer à n'importe quel moment, seul ou en groupe, et les participants peuvent l'effectuer en un ou plusieurs jours. Il a, entre autres, l'avantage de faire mieux connaître la ville de Bruxelles du XIX^e siècle grâce à la réponse à une série de questions relativement simples en s'aidant d'un plan mis à jour ainsi que d'un autre plan datant, lui, de 1860.

La promenade a été étudiée pour constituer un circuit de plus ou moins 5 km et passe par une quinzaine de lieux historiques, situés tous au centre de Bruxelles, tels que l'Hospice Pacheco, le voûtement de la Senne, les réalisations du bourgmestre Charles Buls, les grands boulevards centraux, les anciens bassins portuaires, les galeries commerçantes, la Grand-Place, etc.

L'inscription se fait en versant la somme de 250 F au compte 434-9115391-14 pour le Secrétariat du Rallye-Promenade, Fonds HANDITRANS-ROTARY, Kredietbank, Grand-Place 19 à 1000 Bruxelles.

Après leur inscription, les partici-

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

pants recevront, par retour du courrier, un nouveau plan bilinéaire du centre de Bruxelles, une partie d'un ancien plan de 1860 du centre de la ville, redessiné à la même échelle que le plan actuel, une brochure illustrée de 30 pages comportant l'histoire des quinze endroits à visiter, un bon d'une valeur de 60 F pour une consommation gratuite dans un des plus vieux cafés de Bruxelles, un questionnaire comportant 25 questions simples à renvoyer avant le 4 novembre 1985 au secrétariat du rallye. Comme dit plus haut, des prix d'une valeur de 100.000 F récompenseront les participants ayant répondu correctement au questionnaire.

Le bénéfice de ce rallye-promenade sera consacré à l'acquisition de minibuses spécialement aménagés pour le transport de personnes handicapées (aveugles et grands invalides). Des feuillets d'information peuvent être obtenus dans les stations de métro « Porte de Namur » et « Rogier », dans toutes les agences de la Kredietbank de l'agglomération bruxelloise, ainsi qu'à la Maison du Tourisme « 3B », 61, rue du Marché-aux-Herbes à 1000 Bruxelles. N'hésitez pas! Joignez l'utile à l'agréable en participant à ce rallye pas comme les autres.

Visite du Conseil provincial

Une importante délégation du Conseil provincial a visité, à l'initiative de notre Fédération prési-



En haut de la page : la photo de famille traditionnelle dans la cour du manoir de Braine-le-Château. De gauche à droite : M. Michel Parent, M^{me} Henriette Ruttiens-Leclercq, MM. Paul Poels, le Comte Cornet de Ways-Ruart, Guy Demey, Jean Liégeois, Claude Paulet, la Comtesse Cornet de Ways-Ruart, MM. Paul Dessy, Jacques Decoster, M^{me} Peeters-Noe, M. Roger Scheepmans.

Ci-dessus : une promenade sur les rives de la Senne a clôturé cette instructive journée. On reconnaît notre Président, M. Francis De Hondt, député permanent (deuxième à partir de la droite), et M^{me} Maria Joinneau, conservateur des Moulins d'Arenberg (à gauche).

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

dée par M. Francis De Hondt, député permanent, divers sites touristiques de l'Ouest du Brabant wallon.

Rappelons que semblable initiative avait permis aux Conseillers de découvrir l'Est du Brabant wallon l'an dernier, à pareille époque.

Cette année, les Conseillers se sont tout d'abord rendus à Braine-le-Château. Pour la circonstance, le Comte Cornet de Ways-Ruart fit l'honneur de son château et du moulin banal.

Le Groupe provincial s'est rendu ensuite à Ittre où il fut accueilli par l'échevin Jean-Paul Cayphas qui leur présenta le Musée folklorique local, qui renferme notamment l'ancien coq de l'église Notre-Dame d'Ittre.

Toujours dans la même commune, le Musée de la Forge retint longuement l'attention des Conseillers. Monsieur Alphonse Bousse, secrétaire du Syndicat d'Initiative d'Ittre leur servit de guide.

Après un accueil chaleureux offert par Messieurs les Echevins Joseph Van Herreweghen et André Fagnard de la commune de Rebecq, les Conseillers provinciaux eurent l'occasion de découvrir les Moulins d'Arenberg qui ont été conservés grâce au dynamisme de l'administration communale. Madame Maria Joinneau, conservateur, fournit à l'assemblée toutes les explications souhaitées.

Enfin, cette après-midi s'est terminée par une excursion sur le Petit Train du Bonheur.

L'ensemble des Conseillers provinciaux conserveront de cette escapade un excellent souvenir.

A Bruxelles : une nuit consacrée à la promotion des produits brabançons

Dans la nuit du 25 au 26 septembre 1985, une activité promotionnelle des produits agricoles, horticoles et alimentaires brabançons sera organisée dans le Marché de Gros de Bruxelles (dit « Marché matinal »), 22 quai des Usines à Bruxelles, à l'intention des acheteurs professionnels belges et étrangers des secteurs horeca, alimentaires, de distribution et floraux, et ce à l'initiative de la Province de Brabant, avec l'appui de la Ville de Bruxelles, de la direction du Marché de Gros, de GROMAGRO (association professionnelle des usagers du marché de gros), des associations professionnelles de marché, de l'O.B.C.E. (Office Belge du Commerce Extérieur) et de l'O.N.D.A.H. (Office National des Débouchés Agricoles et Horticoles).

Cette manifestation est exclusivement réservée aux acheteurs professionnels et spécialement centrée sur le Brabant, dont toutes les firmes sont invitées à exposer.

Six cents producteurs, fabricants et préparateurs exposeront les divers produits dans les halles couvertes du Marché entre 1 et 4 heures du matin sur une surface d'approximativement 45.000 m².

Il s'agit donc d'une manifestation originale et tout à fait unique qui vaudra le déplacement.

Grand parking disponible.

Accès gratuit.

Pour tous renseignements : 22, quai des Usines, 1210 Bruxelles. Tél. 215.51.69.

Septembre : le dernier mois de la saison pour faire tous les tours de l'A.R.A.U.!

Grâce à une nouvelle prolongation chaque samedi du tour « Bruxelles des places, des parcs et des jardins », le programme des tours de l'Atelier de Recherche et d'Action Urbaines (A.R.A.U.) en septembre 85 comportera simultanément, pour la dernière fois cette année, tous les circuits créés jusqu'à ce jour :

Chaque vendredi à 17 heures, auront lieu en parallèle le tour « Bruxelles des années 30 » (départ : fontaine du Résidence Palace, rue de la Loi, 155) et le tour « Bruxelles Archéologie Industrielle » (départ : poste de la Bourse, rue Henri Maus).

Chaque samedi à 10 heures, auront lieu également en parallèle les tours « Bruxelles 1900 » (départ : poste de la Bourse, rue Henri Maus) et le tour « Bruxelles des places, des parcs et des jardins » (départ : perron de l'hôtel de ville, Grand-Place), exceptionnellement prolongé.

Chaque samedi à 14 heures, le tour « Bruxelles vu par ses habitants » partira du parvis de la cathédrale Saint-Michel.

L'A.R.A.U. rappelle qu'à l'occasion du 10^e anniversaire de ses visites guidées, 10 places gratuites sont offertes chaque semaine pour ce tour sur simple appel téléphonique.

Réservation souhaitée pour « Bruxelles vu par ses habitants »; réservation obligatoire pour les autres tours au Secrétariat de l'A.R.A.U. : Tél. 02/513.47.61.

Manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1985

AUDERGHEM : Au Château des Trois Fontaines, 2241 chaussée de Wavre : Exposition « Avec Charles-Quint en Soignes » d'après les tapisseries dites de Maximilien (jusqu'au 17 novembre). L'exposition est ouverte, les samedis, dimanches et jours fériés. En semaine, pour les groupes, tél. : 02/660.78.03.

BRUXELLES : Au Crédit communal de Belgique (Passage 44) : Exposition « La Musique dans la Vie » jusqu'au 13 octobre.

A la Bibliothèque royale Albert I^{er} (Chapelle de Nassau), 4, boulevard de l'Empereur : Exposition « Los Beatos », plus de 20 manuscrits enluminés du commentaire de l'Apocalypse de saint Jean composé, vers 775, par le moine Beatus. L'exposition est ouverte tous les jours, de 9 à 18 heures (le samedi, de 9 à 17 heures) jusqu'au 30 novembre. Elle est fermée les dimanches et jours fériés.

A la Bibliothèque royale Albert I^{er} (Salle des Donations) : Exposition « Les rois bibliophiles », 120 pièces écrites sur ordre royal et ayant appartenu aux collections royales entre le IX^e et le XVIII^e siècle. Mêmes jours et heures d'ouverture que pour l'exposition « Los Beatos » (jusqu'au 30 novembre).

Aux Musées royaux d'Art et d'Histoire, 10, Parc du Cinquantième : Exposition « Los Iberos », une des populations les plus influentes de la préhistoire du bassin méditerranéen occidental. L'exposition est ouverte, tous les jours, de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 heures, jusqu'au 22 décembre. Elle est fermée les lundis ainsi que les 1^{er} et 11 novembre.

Au Palais des Beaux-Arts : Exposition « Splendeurs d'Espagne et les villes belges, 1500-1700 » (jusqu'au 22 décembre).

Aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, 3, rue de la Régence : Exposition « Goya » (jusqu'au 22 décembre). Toutes les expositions mentionnées ci-dessus sont organisées dans le cadre d'EUROPALIA 85 ESPAÑA.

FOREST : A Forest National : España Baila, plus de 220 danseurs et musiciens espagnols, choisis parmi les plus prestigieux de toute l'Espagne. Ce spectacle exceptionnel est placé sous la direction artistique de Maurice Béjart, Maria de Avila et Susana Robledo (jusqu'au 29 septembre).

21 BRUXELLES : A la Grand-Place : Grande Kermesse brabançonne (de 11 heures à 21 heures) organisée conjointement par la Province de Brabant et la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française (jeux populaires, danses folkloriques, orgues de barbarie, Toone, majorettes, le groupe du Meyboom au complet, etc.).

28 BRUXELLES : Grand-Place, à 20 heures : Banda de Madrid. A 21 heures : l'Ommegang accueille les Provinces espagnoles dans le cadre d'EUROPALIA 85 ESPAÑA.

LA HULPE : Au hameau de Gaillemarde, de 9 à 18 heures : « Le plus petit des grands marchés », brocante, antiquités, artisanat, stands de dégustation. A 14 h 30, concert par la Royale Harmonie de Braine-l'Alleud en présence des géants de La Hulpe, le Grand Colas et Nanane.

ITTRE : Musée de la Forge, 11, rue Basse : Visites guidées de 14 à 18 heures. (Egalement le 29 septembre.) - Ducasse de la Saint-Remy (également le 29 septembre).

29 BRUXELLES : Grand-Place à 15 heures : Grand cortège folklorique et célébration du mariage de la géante Dona Brabantia avec un noble géant de Valence, dans le cadre d'EUROPALIA 85 ESPAÑA.

ITTRE : Musée du Folklore, 14, rue Basse : Visites guidées de 14 à 18 heures.

NIVELLES : Tour Sainte-Gréguire. Départ à 6 h 45. La procession, à laquelle participent plusieurs milliers de pèlerins, accomplit un périple de 14 km à travers champs en escortant la châsse de sainte Gréguire posée sur un char tiré par six lourds chevaux brabançons. A la rentrée solennelle en ville (vers 15 heures) un cortège historique et folklorique auquel prennent part les géants nivellois se joint à la procession faisant revivre les fastes du passé.

TUBIZE : Fête de Wallonie (cortège avec participation des géants).

30 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : l'Ensemble Berezka (également le 1^{er} octobre).

OCTOBRE 1985

2 BRUXELLES : Au Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire : « Les Belges au service de l'Espagne au XVIII^e siècle » et « La Cartographie



Les 24 heures cyclistes de Louvain-la-Neuve, qui se dérouleront, en 1985, du 30 octobre à 15 heures au 31 octobre à 15 heures également, connaissent un succès populaire qui va croissant d'année en année (50.000 spectateurs en 1984).

belge dans les collections espagnoles du XVI^e au XVIII^e siècle » (jusqu'au 17 novembre).

4 BRUXELLES : Au Cirque royal : Juliette Gréco.

5 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : Linda de Suza. Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon de l'Alimentation et des Arts ménagers (jusqu'au 20 octobre).

FOREST : A Forest National : Cliff Richard.

HELECINE : Au Domaine provincial, 2, rue Armand Dewolf : Traditionnel concours de pêche et de pétanque.

ORP-LE-GRAND : Fête de la Sainte-Adèle. Dans la matinée, messe solennelle (à 10 heures) et vénération des reliques de la sainte patronne d'Orp. Dans l'après-midi, procession escortant les reliques de la bienheureuse jusqu'à la source miraculeuse. La journée se termine par des réjouissances populaires animées par les fanfares locales et en présence des géants d'Orp.

7 WOLUWE SAINT-PIERRE : A la Maison de la Culture : le Choeur national d'Espagne.

Manifestations culturelles et populaires

10 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : le Choeur national d'Espagne.

12 JODOIGNE : Festival des Chorales « La Clé des Chants ». Egalement le 13 octobre.

VILLERS-LA-VILLE : Eglise Notre-Dame, à 17 heures : Christian Zacharias (piano) dans des œuvres de Scarlatti, Mozart et Schubert.

13 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : l'Orchestre philharmonique de Flandre interprète des œuvres de Rossini et de Lalo.

15 BRUXELLES : Au Palais des Congrès : 2^e Biennale de la Dentelle (jusqu'au 15 novembre). Au Théâtre national (Centre Rogier) : « Les bienfaiteurs » de Michael Frayn, jusqu'au 19 octobre, ainsi que du 29 octobre au 23 novembre et du 3 au 22 décembre.

LOUVAIN-LA-NEUVE : A l'U.C.L. : Antonio Bacierno (piano) dans des œuvres de compositeurs du XVI^e et du XVII^e siècles.

17 BRUXELLES : A la Générale de Banque, 29, rue Ravenstein : Exposition « Instruments de musique espagnols du XVI^e au XVIII^e siècle ». Ouvert tous les jours, sauf dimanches et jours fériés, jusqu'au 18 décembre. Au Palais des Beaux-Arts : l'Orchestre national d'Espagne sous la direction de Jesus Lopez Lobos.

FOREST : A Forest National : Julien Clerc (également les 18 et 19 octobre).

18 BRUXELLES : A l'église Notre-Dame de la Chapelle : la Chorale « Orfeon Danastiera » de San Sebastian (80 choristes). A l'Atelier Sainte-Anne : l'Ensemble Musique nouvelle sous la direction de Georges Octors. **SCHAERBEEK** : Dans les Halles : concours « Rock this town ».

19 BRUXELLES : Au Centre Rogier : Festival international de l'Enfance (jusqu'au 27 octobre). A l'Atelier Sainte-Anne : le « Conjunto Instrumental de Madrid » sous la direction de José María Franco Gil.

LA HULPE : A l'église Saint-Nicolas : Victoria de Los Angeles.

22 BRUXELLES : Au Cirque royal : « Les Contes de Hoffmann » de Offenbach (également les 24, 26 et 30 octobre, ainsi que les 1, 3, 6 et 9 novembre). Au Palais des Beaux-Arts : l'Orchestre et le Choeur de l'Opéra royal de Wallonie.

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : « Tablao Flamenco » avec Naranjito de Triana et Chano Lobato (chanteurs), Juan Habichuela et Francisco Manuel Diaz (guitares), Mariquilla, danseuse et son ensemble.

25 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : l'Orchestre philharmonique de la B.R.T., placé sous la direction de Youri Ahronovitch (également le 27 octobre).

FOREST : A Forest National : Championnat Body Building « Mister Olympia ».

NIVELLES : Au Waux-Hall : « Tablao Flamenco ».

30 OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : les 24 heures cyclistes de Louvain-la-Neuve. Départ à 15 heures. Arrivée, le 31 octobre à 15 heures.

NOVEMBRE 1985

1 DIEST : Pèlerinage à la Chapelle de tous les Saints (Allerheiligenkapel) avec offrande folklorique de nombreux ex-voto en cire.

2 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : Nana Mouskoury (également le 3 novembre).

3 SCHERPENHEUVEL (MONTAIGU) : Célèbre procession aux chandeliers avec la participation de milliers de fidèles tenant, chacun, un cierge à la main.

6 BRUXELLES : Au Théâtre national (Centre Rogier) : « Les Misérables » de Victor Hugo (jusqu'au 30 novembre).

8 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : les Métiers d'Art de la Province de Liège (jusqu'au 23 novembre).

9 FOREST : A Forest National : Chantal Goya (jusqu'au 17 novembre).

RHODE-SAINT-GENESE : Au Centre culturel (Wauterbos) : Exposition « Rhode sur les rails » (de Bruxelles à Braine-l'Alleud par le train et le

vicinal) organisée par le Cercle d'Histoire RODA (de 14 à 18 heures). Egalement les 10 et 11 novembre (mêmes heures).

10 VILLERS-LA-VILLE : Fête de la Saint-Hubert avec messe solennelle, sonnerie de trompes, bénédiction et distribution du pain béni et défilé de plusieurs centaines de cavaliers.

15 BRUXELLES : Au Cirque royal : Adamo.

16 BRUXELLES : Au Cirque royal : Claude Barzotti. Egalement le 17 novembre.

17 GANSHOREN : Cortège de la Saint-Martin après la messe solennelle célébrée à 10 heures.

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Musée de l'Institut supérieur d'Archéologie et d'Histoire de l'Art : Exposition « Juan de Flandes » dans le cadre d'EUROPALIA 85 (jusqu'au 22 décembre).

Villers-la-Ville : les abords des ruines prestigieuses de l'ancienne abbaye cistercienne servent chaque année de cadre aux fêtes de la Saint-Hubert, qui se dérouleront, en 1985, le dimanche 10 novembre prochain.

